

ZODA

: LE DERNIER SOUFFLE



ZODA : LE DERNIER SOUFFLE

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Empire du Soleil Couchant	4
Chapitre 2 : La Recette de l'Oubli	8
Chapitre 3 : Le Premier Souffle	14
Chapitre 4 : Le Gala des Ombres	18
Chapitre 5 : Nuit Noire au Vieux-Port	22
Chapitre 6 : L'Innocence Perdue	26
Chapitre 7 : Diagnostic Terminal	32
Chapitre 8 : L'Aveu du Silence	37
Chapitre 9 : L'Exode d'Enzo	42
Chapitre 10 : Le Mur de Honte	46
Chapitre 11 : La Ville Fantôme	50
Chapitre 12 : Les Chiens de Guerre	56
Chapitre 13 : La Traque Fraternelle	64
Chapitre 14 : Protocole Oméga	71
Chapitre 15 : Les Catacombes de la Mer	75
Chapitre 16 : L'Éden Corrompu	80
Chapitre 17 : Le Marché des Ombres	86
Chapitre 18 : Face à l'Abîme	91
Chapitre 19 : Justice de Sang	96
Chapitre 20 : Cendres Phocéennes	101

Chapitre 1

L'Empire du Soleil Couchant

Le crépuscule sur la cité phocéenne n'était pas une simple transition lumineuse ; c'était une reddition. Le soleil, disque d'or en fusion, s'enfonça derrière l'archipel du Frioul, baignant la Méditerranée d'une lumière de sang et de cuivre. Depuis le trentième étage de la tour Zoda, le joyau architectural de verre et d'acier qui dominait le quartier de la Joliette, Marco contemplait ce spectacle. Sous ses pieds, Marseille s'étendait, immense, chaotique et pourtant, pour la première fois de son histoire millénaire, parfaitement ordonnée.

Marco ne portait pas les stigmates de la rue. Son costume en vigogne, taillé sur mesure à Naples, épousait sa carrure d'athlète vieillissant. Il lissa le revers de sa veste, un geste machinal, presque religieux. À cinquante ans, l'aîné de la fratrie incarnait le passage du crime de sang à l'hégémonie de salon. Pour lui, la violence était un outil que l'on rangeait au fond d'un tiroir dès lors que la corruption devenait un lubrifiant plus efficace.

— Le préfet a signé, Marco. Sans un tremblement.

La voix venait de l'ombre. Elias fit un pas dans la lumière mourante. Le cadet était l'antithèse de Marco : une tension brute, une énergie cinétique contenue à grand-peine. Il tendit un dossier en cuir de Russie contenant les permis de construire pour le projet « Horizon Phocéén ». Cinq cents millions d'euros de subventions européennes.

— On ne braque plus les banques, Elias. On les possède, murmura Marco. Si nous retirons nos équipes des chantiers demain, la ville s'arrête de respirer. Nous ne

sommes plus des criminels. Nous sommes l'État de substitution.

Il se tourna de nouveau vers la baie vitrée. Au loin, les grues de la Joliette, peintes aux couleurs de leur entreprise, ressemblaient à des échassiers géants veillant sur une proie. Sous le règne des Zoda, la petite délinquance avait disparu, absorbée ou enterrée. Les rues étaient propres. On ne mourait plus pour un territoire, mais pour avoir perturbé le flux des dividendes.

Le téléphone de Marco vibra. C'était la cellule de surveillance électronique.

— Patron, on a un signalement bizarre dans le secteur de la Rose, grésilla une voix. Une intervention des pompiers qui tourne mal. Détresse respiratoire foudroyante. Déjà six morts.

Marco fronça les sourcils.

— Les premiers rapports parlent de sang, patron. Beaucoup de sang. Les poumons lâchent en dix minutes. Les deux ambulanciers sont tombés aussi. On dirait une attaque chimique.

Un frisson glacé remonta le long de la colonne vertébrale de Marco. Il pensa immédiatement à Enzo, le benjamin, et à ses laboratoires cachés dans les entrailles de la ville.

— Localise Enzo, ordonna-t-il à Elias. Maintenant.

Ils descendirent au niveau de la rue dans l'ascenseur privé. À la sortie, une berline blindée les attendait. La voiture s'élança sur la Corniche Kennedy. Marseille défilait, mais la grâce du crépuscule s'était évaporée. Marco ne voyait plus les lumières, mais les ombres. Le trajet de retour vers le centre-ville devint une plongée dans l'effroi.

À l'entrée du tunnel, la berline ralentit. Une ambulance s'était arrêtée brutalement sur le bas-côté. La portière s'ouvrit et un homme en uniforme blanc s'effondra sur l'asphalte, pris de convulsions violentes. Une femme en robe de soirée, sortie d'un restaurant voisin, griffa désespérément sa propre gorge avant de s'écrouler, un filet de sang écumeux s'échappant de ses narines. Elle ne criait pas. Elle ne pouvait plus. Ses poumons n'étaient déjà plus que des sacs de tissus nécrosés.

Le téléphone d'Elias sonna. Il décrocha, écouta quelques secondes, puis son visage se décomposa.

— C'est Sarah, articula-t-il d'une voix brisée. Elle a commencé à tousser au dîner. Elle est devenue bleue. Les médecins de la clinique s'effondrent les uns après les autres.

Elias poussa un cri de bête blessée qui traversa l'habitacle. Marco posa une main de pierre sur le bras de son frère. Il savait. L'incubation de dix minutes transformait chaque habitant en une bombe biologique.

— Sarah est déjà morte, Elias. Regarde ses yeux. On doit trouver Enzo.

La voiture vira violemment, escaladant un terre-plein central pour s'extraire du piège urbain. Marseille n'était plus une cité-monde. Elle était devenue une boîte de Petri géante, et les Zoda venaient d'en briser le couvercle.

Ils atteignirent l'entrepôt numéro 14, un bastion de béton armé dans les quartiers Nord. Elias fit sauter les gonds de la porte à la charge de rupture. À l'intérieur, l'odeur d'éther et de décomposition saturait l'air. Ils trouvèrent le chimiste principal d'Enzo affalé dans un fauteuil, sa combinaison de protection déchirée. Sur un écran encore allumé, une vidéo tournait en boucle. Enzo y apparaissait, le visage serein.

— "Mes chers frères, si vous voyez ceci, c'est que Marseille a commencé à respirer

mon œuvre. Le Z-10 est l'ordre ultime. Je pars vers une nouvelle frontière. Le monde va vouloir acheter le remède, mais il n'y a pas de remède. Il n'y a que le contrôle."

Elias déchargea son fusil d'assaut sur l'écran, le pulvérisant dans un fracas de verre.

— Il est parti par la mer, dit Marco. Direction l'archipel.

Dehors, le vrombissement des hélicoptères de combat déchira le ciel. Des fusées éclairantes rouges illuminèrent la ville d'une lueur spectrale. L'armée fermait les verrous. Le "Dôme de fer" n'était plus une métaphore ; c'était une réalité logistique. Marseille allait être débranchée du reste du pays.

Ils foncèrent vers le terminal sud. Le passage du barrage militaire fut un chaos d'étincelles et de balles percutant le blindage. Marco ne regarda pas en arrière. Ils atteignirent le quai où le yacht de luxe, le *Maelström*, attendait sous pression.

Alors que le navire larguait les amarres et s'enfonçait dans l'obscurité de la Méditerranée, Marco se tint à la poupe. Marseille n'était plus qu'un point rougeoyant, une nécropole dévorée par les flammes que les Zoda avaient eux-mêmes attisées. L'argent ne servait plus à rien. Le luxe de leur empire s'évaporait dans l'air saturé.

Le yacht prit de la vitesse, fendait les vagues noires. Derrière eux, la première détonation sourde d'une frappe aérienne ciblée retentit. L'armée commençait à nettoyer les foyers d'infection. Marco retira son masque, respirant l'air du large avec une amertume qui lui brûla la gorge.

— Cap sur l'île, ordonna-t-il. Ne vous arrêtez pour rien. Même si vous voyez des survivants.

Le *Maelström* disparut dans la nuit. Le chapitre de l'hégémonie se fermait sur un rideau de sang. Celui de l'expiation venait de s'ouvrir.

Chapitre 2

La Recette de l'Oubli

L'obscurité des quartiers Nord n'était jamais totale. Une matière grasse, striée par le sodium des réverbères et le balayage des projecteurs de la police qui surveillaient le périmètre comme une cage à fauves. Au cœur de la Castellane, dans les entrailles d'un ancien entrepôt frigorifique aux murs transpirant la viande rance, Enzo Zoda occupait son sanctuaire : un kyste de verre et d'acier dans la carcasse du béton.

Le silence n'existait pas ici. Il était remplacé par le bourdonnement des extracteurs, un vrombissement de turbine vibrant jusque dans les molaires d'Enzo. Dans sa combinaison Tyvek, chaque geste froissait le silence. Sous le masque, sa respiration était un rythme mécanique, humide, enfermé. Ses yeux ne quittaient pas le ballon où bouillonnait une solution d'un bleu opalin.

C'était là que tout se jouait. Pas dans les bureaux de Marco, ni dans les fusillades d'Elias. La puissance se mesurait au milligramme.

Enzo se savait le membre atrophié de la trinité Zoda. Marco était le cerveau de la Pax Criminalis, celui qui dînait avec les préfets. Elias était le muscle, la terreur des cités. Et lui ? Le génie instable qu'on laisse jouer avec ses fioles parce qu'il rapporte, mais qu'on n'invite jamais à table.

« Ils gèrent un empire de poussière, » murmura-t-il à travers le filtre à charbon. « Je leur offre les clés. »

Il ajusta une valve. Le Z-10, son joyau, devait surpasser le fentanyl de base. Enzo ne copiait pas, il cherchait l'Oubli absolu. Pour stabiliser la réaction, il avait introduit un

composé industriel exhalant une acidité de noyau de fruit. Une fois chauffé à soixante-douze degrés, ce solvant produisait une réaction imprévue.

Le liquide changea de texture. Il ne bouillonnait plus ; il respirait. Une onde de choc thermique fit tressaillir les tubes. La couleur bleue vira au gris cendre, une teinte de pierre concassée. Des filaments microscopiques se formaient à la surface, des structures cristallines s'auto-assemblant avec une intelligence prédatrice.

« Tu voulais de l'ordre, Marco ? » pensa-t-il, la gorge brûlée par une amertume ancienne. « Je vais t'apporter une discipline que tu n'imagines pas. Une ville sans souffle pour crier. »

Il revoyait les regards condescendants de ses frères. Marco le traitait en enfant. Elias le méprisait. Ils avaient fait de lui un paria, un tiroir-caisse sophistiqué. Mais le Z-10 n'était plus une substance psychoactive. C'était un prédateur moléculaire.

L'air se chargea d'électricité statique. Un sifflement s'échappa d'un joint d'étanchéité. Une vapeur incolore, lourde, rampa sur le plan de travail, léchant les instruments avec une lenteur de reptile. Enzo ne recula pas. Il observait la brume. Il ne voyait pas les morts, les visages bleuis, l'agonie. Il voyait des courbes de croissance.

Le complexe d'infériorité s'évaporait, remplacé par une mégalomanie glaciale. Marco et Elias régnaient sur des territoires. Lui allait régner sur la physiologie humaine.

Un coup sourd résonna contre la porte blindée.

— Monsieur Enzo ? On a une alerte de température sur le moniteur.

Enzo fixa la vapeur grise saturant la hotte.

— Tout est sous contrôle. Dites à l'équipe de ramener les presses. On livre ce soir.

— Marco a dit d'attendre les tests de pureté...

— Marco n'est pas ici ! hurla Enzo, sa voix se déchirant dans le masque. Amenez les presses. Maintenant !

Il resta seul. Il posa sa main gantée sur le ballon. La chaleur traversa le latex. Une chaleur fiévreuse, organique. Il imaginait déjà les clubs, les yachts, les ruelles du Panier. Le Z-10 se répandrait comme une peste de contact. Il n'avait pas encore réalisé qu'en cherchant l'addiction, il ouvrait la boîte de Pandore d'une extinction.

Il préleva une goutte du liquide grisâtre. À l'intérieur du fluide, des particules s'agitaient d'un mouvement frénétique. Ce n'était plus de la chimie, c'était une biologie dévoyée.

Le ventilateur principal tomba en panne dans un grincement atroce. Enzo commença le transfert dans les bacs de refroidissement. Ses gestes étaient fluides, une chorégraphie macabre. L'odeur du solvant, parfum de métal et d'amande amère, saturait l'espace.

Il sourit derrière son masque. L'Oubli était en marche.

Une goutte de condensation, chargée de Z-10, tomba du plafond. Elle s'écrasa sur la grille de ventilation centrale, se vaporisant instantanément dans le flux d'air alimentant le bâtiment. Le compte à rebours s'enclenchait. Les quartiers Nord respiraient déjà leur linceul.

Enzo saisit la mallette d'aluminium. Il traversa le hangar de stockage, un kyste de tôle où des ouvriers s'activaient dans l'ombre. Un vigile commença à tousser, une toux sèche qui lui déchirait la gorge. L'homme s'effondra, son visage virant au gris terreux. Le sang coula de ses oreilles. Enzo passa devant lui sans un regard.

Il monta dans sa berline. Direction Endoume, la forteresse des Zoda. Le trajet fut une plongée dans son ressentiment. « Le petit comptable a trouvé la recette, Elias. »

Marseille hurlait sa vie sous un ciel de pourpre. Le Mistral se levait, emportant les effluves invisibles vers les fenêtres ouvertes. Enzo arriva à la villa. Dans le salon, Marco et Elias l'attendaient.

Il posa la mallette. Un sifflement pneumatique. La brume d'opale s'éleva.

— L'amande, nota Marco. C'est propre. Mais qu'est-ce que tu nous vends réellement ?

— L'Éradicateur de Volonté, répondit Enzo. Ce n'est pas une drogue qu'on coupe, Marco. C'est une molécule qui redéfinit le besoin. Elle voyage sur les courants d'air.

Elias se leva, son instinct de prédateur en alerte. Une acidité métallique lui brûlait la gorge. Marco sentit une oppression dans la poitrine. Il reposa son verre, la main tremblante.

À l'Hôpital Nord, un docker venait d'exploser. Un jet de sang magenta. Les poumons liquéfiés. L'interne de garde respira l'air chargé. Il était le suivant.

Dans la villa, Enzo jubilait.

— Regardez-vous. Vous avez peur. Vous êtes le passé. Le Z-10 est le pouvoir de vie et de mort par simple pression atmosphérique.

Le téléphone d'Elias vibra. La photo de Sarah. Un cri à l'autre bout : « Elias... elle ne respire plus... elle crache du sang ! »

Le téléphone s'écrasa au sol. Elias poussa un rugissement et projeta Enzo contre la baie vitrée. Le verre sécurit gémit.

— Ma fille était au labo, Enzo ! Pourquoi ?

— Une statistique, hoqueta le chimiste. Elle a prouvé la puissance de diffusion.

Elias lâcha prise. Il s'effondra, brisé. Dehors, les hélicoptères déchiraient l'air. Marseille s'éteignait. Les phares s'immobilisaient sur la Corniche. Des cercueils de métal.

La voix des haut-parleurs tonna : « QUARANTAINE ABSOLUE. TOUT DÉPLACEMENT INTERDIT. »

L'État amputait la cité.

Marco regarda ses mains. Elles étaient livides. Il sentait la chaleur insidieuse grimper dans ses bronches. Il s'assit près d'Enzo, qui glissait au sol, les yeux révulsés.

— On a voulu être des rois, murmura Marco dans une quinte de toux sanglante. On n'est que des fossoyeurs.

Elias se leva, saisit un fusil d'assaut et brisa la vitre d'un coup de crosse. Il sauta sur la terrasse, disparaissant dans l'obscurité. Il lui restait une dette à régler avec le monde.

Seul avec son frère, Marco prit la main d'Enzo. Elle était froide. Les premières explosions retentirent au loin : l'armée dynamitait les ponts. L'odeur d'amande était partout. Douce. Envahissante. Fatale.

— C'est fait... murmura Enzo dans un dernier spasme. On est... éternels.

Le silence s'abattit. Le vrai. Marseille n'était plus qu'une plaie béante. La Nuit Zéro venait d'engloutir les Zoda. Le rideau tombait sur le monde d'hier. Le futur n'aurait besoin que de tombes.

Chapitre 3

Le Premier Souffle

La moiteur de juin pesait sur le calcaire ocre du Panier, collant les chemises aux dos et figeant l'odeur du sel marin dans les ruelles étroites. Enzo Zoda ne regardait pas la mer. Assis à la terrasse d'un café de la place de Lenche, il ajustait son masque de protection avec une lenteur maniaque, vérifiant chaque millimètre du joint en silicone contre sa peau rasée de près. Devant lui, un expresso refroidissait, intact. Son attention était rivée sur l'écran de son terminal crypté où défilaient des courbes de saturation moléculaire.

À quelques mètres, Salim, son lieutenant, distribuait les petits sachets à une poignée d'ombres errantes. Parmi elles, un ancien marin surnommé La Puce. Ses mains, sillonnées de cicatrices, tremblaient alors qu'il déchira le plastique. À l'intérieur, la poudre n'était pas crayeuse ; elle possédait un éclat bleuté, presque électrique.

La Puce s'engouffra sous une porte cochère de la rue du Petit-Puits. Lorsqu'il inhala la ligne, l'effet ne fut pas une montée, mais une rupture. Ses yeux s'épinglèrent instantanément. Contre le calcaire froid du mur, son rictus n'était plus celui d'un homme, mais le masque de porcelaine d'une extase déjà morte. À l'intérieur de sa cage thoracique, le Z-10 entamait sa phase de transition. Le solvant industriel, au contact de l'humidité des muqueuses, se transformait en un aérosol d'une finesse inouïe. La Puce expira longuement. Un nuage invisible, inodore, s'échappa de ses lèvres pour rejoindre l'air confiné de la venelle.

Le Mistral, qui s'engouffrait d'ordinaire pour balayer la ville, ne soufflait pas ce soir. L'air stagnait, lourd, emprisonnant la toxine entre les façades. Un couple de touristes passa à moins d'un mètre de la porte cochère. L'homme s'arrêta, fronçant les sourcils.

Il perçut une odeur métallique, comme du cuivre chauffé, avant de continuer sa route.

Enzo nota l'interaction sur son carnet de cuir. Il ne voyait pas des humains, mais des vecteurs. Il observa sa montre. Sept minutes.

Dans la ruelle adjacente, un groupe de jeunes jouait au football. Le ballon roula vers La Puce, qui s'était effondré. Un adolescent s'approcha pour le récupérer et recula, saisi par le sifflement rauque qui s'échappait de la gorge du marin. Ce n'était pas un étouffement classique. Les capillaires pulmonaires, attaqués par l'agent neurotoxique, se rompaient. La Puce porta ses mains à sa trachée, ses doigts s'enfonçant dans la chair. Quand il toussa, un liquide noir et huileux macula les pavés.

Le touriste, cinquante mètres plus loin, fut pris d'une nausée fulgurante. Sa femme le regarda avec effroi : ses yeux injectés de sang commençaient à pleurer des larmes sombres, denses, qui ne ressemblaient plus à de l'eau. Elle voulut appeler au secours, mais ses propres poumons refusèrent de se dilater.

Enzo se leva. Il déposa un billet sur la table et s'éloigna d'un pas tranquille vers le bassin de carénage, avec cette indifférence tranquille du géomètre qui contemple l'effondrement d'une structure qu'il sait condamnée. Derrière lui, le Panier commençait à se taire. Les cris étaient courts, vite étouffés par le sang qui emplissait les gorges.

À l'autre bout du quartier, Elias patrouillait dans une berline blindée. Il sentit le changement de tonalité de la rumeur urbaine. Il baissa la vitre. Le silence était total. Les mouettes s'étaient tues. Même les chiens ne jappaient plus. L'odeur le frappa : un relent d'abattoir propre, chimique, mêlé à la fadeur ferreuse de l'hémorragie.

— Gare-toi, ordonna-t-il à son chauffeur.

Il sortit du véhicule au coin de la rue de la République. Devant lui, une jeune femme s'appuyait contre un réverbère. Elle le regarda, une supplique muette dans les yeux, avant de vomir un flot de tissus pulmonaires liquéfiés sur ses chaussures. Elias recula. Il vit Salim sortir d'une ruelle en courant. Son masque de fortune pendait inutilement autour de son cou. L'homme s'arrêta, les yeux exorbités, avant de s'effondrer, les membres pris de spasmes erratiques.

C'est alors qu'un vrombissement lointain déchira le ciel. Des hélicoptères de la Gendarmerie Nationale, venus d'Istres, apparurent dans le crépuscule. Le gouvernement, alerté par des capteurs de pollution atmosphérique saturés, réagissait.

Elias remonta en trombe dans la voiture.

— Trouve Marco, hurla-t-il.

Au sommet de la tour Zoda, Marco contemplait le désastre sur ses écrans. Il ne bougeait pas, silhouette massive découpée contre le ciel incendiaire. Il voyait ses propres hommes tomber sur les moniteurs de surveillance. Il vit les premières barrières militaires se déployer aux sorties de l'autoroute A7. Des soldats en tenue NBC prenaient position, bloquant chaque issue. Marseille n'allait pas être secourue. Elle était mise sous cloche.

La porte de son bureau vola en éclats. Elias entra, les vêtements tachés de sang, le souffle court.

— Marco ! Enzo a libéré l'enfer. Il faut sortir par les tunnels privés avant qu'ils ne scellent tout !

Marco ne leva pas les yeux. Il caressait le canon froid d'un vieux revolver posé sur son bureau.

— Enzo n'est plus là, Elias. Il a pris la mer. Nous n'avons pas construit un empire, nous avons nourri un parasite.

Elias s'approcha, sa main tremblante de rage.

— On ne peut pas rester là !

— Écoute, dit Marco d'une voix sourde.

Elias se figea. Il sentit une légère brûlure au fond de sa gorge. Une démangeaison insignifiante, presque amicale. Il regarda l'heure. Cela faisait exactement dix minutes qu'il était sorti de sa voiture dans le secteur contaminé.

Le silence retomba sur le bureau, seulement troublé par l'écho des rotors. Marseille s'enfonçait dans une nuit sans fin. Chaque inspiration était désormais une trahison, chaque exhalaison un adieu. Les deux frères se regardèrent, prisonniers de leur propre orgueil, alors que la première larme de sang roulait sur la joue de l'aîné. Dehors, le Mistral se leva enfin, mais il ne balaya rien. Il emporta seulement la mort vers les quartiers qui croyaient encore être à l'abri.

Chapitre 4

Le Gala des Ombres

L'air de la nuit marseillaise, d'ordinaire chargé d'iode et de gasoil, s'était figé. Sur l'esplanade du J4, les résilles du MuCEM évoquaient un squelette monumental dominant l'eau noire. La Villa Méditerranée était devenue un sanctuaire de verre à la gloire des Zoda. Ce n'était pas une simple réception, c'était un sacre. La République, sous les traits de ses fonctionnaires les plus dociles, venait baiser l'anneau de la fratrie qui avait imposé le silence là où l'État avait échoué.

Marco surveillait la foule depuis la coursive, une ombre de soie dominant l'arène de cristal. Ses yeux balayaient le gratin phocéen. Préfets, promoteurs et capitaines de la PJ trinquaient avec des hommes aux regards morts. La Pax Criminalis s'exprimait dans le tintement des flûtes. Au loin, sur une terrasse du Vallon des Auffes, on entendit le rire d'une femme et le choc d'un verre de rosé. L'insouciance de la ville scintillait encore, ignorant la fêlure.

— Regarde-les, Marco. On dirait des poissons dans un aquarium. Et c'est nous qui changeons l'eau.

Enzo était là. Un verre de cognac à la main, le visage creusé par les excès. À vingt-quatre ans, il affichait l'arrogance des héritiers parvenus.

— L'eau devient acide, Enzo, répondit Marco sans se retourner. Tu as augmenté les volumes de quarante pour cent. Le marché sature. Les gamins s'agitent dans les tours.

Enzo lâcha un rire sec.

— C’est une correction statistique, Marco. On nettoie le tableau. Ce n’est plus de la drogue, c’est de l’ingénierie. On réduit les coûts de coupe, on augmente l’addiction, on multiplie la marge par dix. Les gamins ne s’agitent pas, ils sont en transe.

— Ils tombent, Enzo. On me rapporte des malaises. Des types qui s’effondrent avant d’avoir recraché la fumée. La discrétion est notre seule armure.

Enzo balaya l’argument d’un geste, faisant scintiller sa montre en platine.

— C’est l’optimisation du rendement, Marco. Ils s’adaptent à la pureté. On ne sera bientôt plus des dealers, mais des fournisseurs d’énergie pour une ville qui ne veut plus dormir.

Elias émergea de l’ascenseur privé. Sa carrure massive imposait le calme, mais sa démarche féline était entravée. Son visage trahissait une fatigue profonde.

— On vous entend d’en bas, grogna-t-il. Calmez-vous.

Il posa une main lourde sur l’épaule de Marco. Elias était le pivot, mais ce soir, il flanchait. Dans sa poche, son téléphone vibra. Sa femme toussait. Un détail, mais dans cet océan de corruption, l’inquiétude devenait une ancre.

— Elias, dis-lui, intervint Enzo. Dis-lui que l’argent rachète les docks. On n’a jamais été aussi puissants.

Elias regarda vers les grues du port autonome.

— La puissance ne vaut rien dans un cimetière. Marco a raison. J’ai fait un tour aux Flamants. L’ambiance est bizarre. Les mecs ne dealent plus, ils planent. Et l’odeur... ça sent l’hôpital et le décapant industriel.

— L'odeur du progrès, Elias. Vous devenez des fossiles.

Enzo tourna les talons. Son rire se perdit dans le tumulte de la techno minimale qui faisait vibrer les structures métalliques. En bas, le gala atteignait son paroxysme. Un jeune attaché de presse s'essuya discrètement le nez avec un mouchoir taché d'un rouge trop vif. Il toussa. Une fois. Sec. Le premier craquement d'un barrage.

— Tu le sens aussi ? demanda Marco.

Elias hocha lentement la tête.

— Il est hors de contrôle. J'ai envoyé deux types au labo du 15ème. Ils ne répondent plus.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Je voulais croire qu'il savait ce qu'il faisait. C'est notre sang, Marco.

— Le sang, c'est ce qui coule quand on se trompe, Elias.

Le silence se brisa brutalement. Une femme en satin rouge convulsa près du buffet. Écume rosâtre sur le parquet. Un adjoint au maire se plia en deux, les yeux injectés de sang. Il chercha l'air, ne trouva que du plomb. Il s'écrasa contre une pyramide de langoustines dans un fracas de porcelaine.

Un banquier bouscule une héritière. L'ascenseur est à trois mètres. Il n'atteindra jamais le bouton. Ses poumons lâchent d'un coup. Sang noir sur smoking blanc. Liquéfaction immédiate. L'aquarium venait de se briser.

— Ne touche à rien, Elias ! recula Marco.

Enzo s'approcha d'un guéridon, impassible.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ? La mutation est stable. Je suis le seul à avoir l'antagoniste.

Elias bondit vers lui, mais une convulsion le stoppa. Le colosse s'effondra sur un genou. Une goutte pourpre tomba de sa narine. Enzo sourit et sortit deux pastilles bleues.

— Pour vous deux. Mais Elias devient mon exécuteur. Plus de loyauté envers le vieux monde de Marco.

Marco avala la pilule sans hésiter. Le goût était amer, chimique. La pression dans sa poitrine reflua. Il releva Elias et ils se précipitèrent vers l'escalier de service. Les marches de fer résonnaient. Sillage de fioul et de mort. Ils débouchèrent sur un quai clandestin sous la voûte de pierre. Un intercepteur hurlait déjà, ses moteurs de 400 chevaux battant l'eau noire.

Le bateau déchira l'écume, s'éloignant du J4. Derrière eux, Marseille s'illuminait de feux rouges et bleus. Des fusées éclairantes déchiraient l'obscurité au-dessus du Vieux-Port. Les blindés scellaient les tunnels. Le Dôme de Fer.

Enzo fixait sa tablette. Les chiffres grimpaient. 50 000 morts.

— On ne négocie pas avec des cadavres, Marco. On attend qu'ils supplient pour le remède.

Marco tourna le dos à la cité. Notre-Dame de la Garde s'enfonçait dans une brume de sang. Le dernier souffle de Marseille n'était plus qu'un gémissement collectif, un râle d'or et de cendre se perdant sur la mer.

Chapitre 5

Nuit Noire au Vieux-Port

Le calcaire blanc des calanques répercutait la chaleur de juin sur le Vieux-Port comme une enclume chauffée à blanc. L'air ne circulait plus ; il stagnait, lourd de l'odeur de la friture des baraques à chichis qui se mélangeait soudainement à un relent métallique de sang chaud. Sous la Pax Zoda, Marseille était une horloge suisse dont le mécanisme semblait s'enrayer dans une moiteur poisseuse. Marco, depuis son bureau panoramique de la tour Zoda Infrastructures, observait les pulsations lumineuses de la cité. Pour lui, chaque gyrophare était un pixel de sa réussite, mais ce soir, l'image se brouillait.

Au *Silencio*, l'horreur ne s'annonça pas par un cri, mais par une soustraction : le silence fit soudainement sécession au milieu du fracas techno. Une apnée collective. Au centre du carré VIP, l'héritière d'un empire immobilier s'arrêta de danser. Ses poumons devinrent des soufflets crevés. Elle griffa l'air, une main rivée à sa gorge, tentant de capturer une brise qui s'était muée en verre pilé. Elle expulsa une gerbe de mousse rosâtre, fine comme de la dentelle, avant que le premier spasme ne la plie en deux. Ses côtes semblèrent vouloir perforer sa peau.

L'incubation de dix minutes s'achevait pour la première vague. Pendant ce délai, chaque victime avait été une bombe biologique, saturant l'air de particules neurotoxiques. Le système de ventilation, joyau des infrastructures Zoda, fit le reste : il aspira le poison et le redistribua avec une efficacité industrielle dans chaque recoin de l'établissement. Le club se transforma en un laboratoire d'horreur clinique. Les corps tombaient par grappes, marionnettes aux fils sectionnés. On n'entendait plus que le gargouillis d'écume montant des poitrines et le bruit spongieux des tissus qui se liquéfiaient dans une stase thermique. Les regards viraient au rubis, les capillaires

explosant sous la pression de la nanotechnologie chimique.

À quelques centaines de mètres de là, Elias était appuyé contre sa berline blindée. Il sentit la pression familière au creux de l'estomac, ce pressentiment qui ne le trompait jamais avant les massacres. À travers les baies vitrées du yacht *Le Mistral*, amarré au quai des Belges, il vit des ombres s'agiter frénétiquement. Une vitre explosa sous la pression d'un corps projeté. Un homme s'écroula sur le bastingage, les traits s'affaissant comme de la cire fondue. Elias recula. Il avait vu des visages effacés par des balles, mais jamais cette déliquescence instantanée.

Sa radio grésilla. La voix de Marco était blanche, dépouillée de son autorité.

— Elias, rejoins-moi à la tour. Ne cherche pas Lisa. Cherche Enzo. C'est lui qui a ouvert les portes de l'enfer.

Le chaos se propageait avec la vitesse d'un incendie de forêt en plein mistral. Au *Dock des Suds*, la foule devint une barricade de chair agonisante. Les agents de sécurité exportaient la peste sur le bitume en fuyant. Les pompiers du bataillon, dépêchés pour une simple intoxication, pénétrèrent dans le nuage invisible. Le capitaine fit trois pas à l'intérieur du *Silencio*, se figea devant la marée de soie souillée, puis sentit une piqûre d'aiguille dans ses bronches. Ses doigts refusèrent d'obéir. Il s'écroula sur le cadavre d'un videur, ses yeux croisant ceux de Marco qui, par le biais d'une caméra haute définition, observait la scène depuis son sanctuaire de verre.

Elias fonça vers la tour, écrasant les corps qui jonchaient la chaussée, chaque choc sourd contre le châssis de sa berline résonnant comme un glas. L'ascenseur de la tour Zoda s'éleva avec une fluidité obscène. Dans la salle de contrôle, Elias découvrit l'ampleur de la Nuit Zéro. Les moniteurs affichaient une morgue à ciel ouvert. Marseille n'était plus une juridiction, c'était une zone d'exclusion biologique. L'État, ancien partenaire silencieux des Zoda, activait déjà le protocole d'effacement.

— Ils vont nous brûler, Marco, murmura Elias en fixant les écrans.

Il redescendit au niveau -3. Dans le béton brut du sous-sol, il enfila une combinaison tactique noire. Lorsqu'il posa le masque intégral sur son visage, le monde se réduisit à sa propre respiration, un écho mécanique et sourd. Il reprit la route vers le hangar 14, la zone industrielle d'Arenc, là où Enzo avait installé son laboratoire.

Le hangar sentait le métal brûlé et le soufre. Au fond, Enzo était assis dans un fauteuil ergonomique, contemplant les flux de données comme un chef d'orchestre devant sa partition. À travers la vitre du sas de sécurité, son visage paraissait d'une pâleur de craie.

— Tu es en retard, Elias, lança-t-il sans se retourner. Le Z-10 est l'architecture du vide. On a rendu cette ville obèse de notre vice ; je l'ai purgée.

— Tu as tué ma fille, répondit Elias, la voix déformée par l'amplificateur du masque.

Un vrombissement intense fit trembler les murs du hangar. Des projecteurs bleus et blancs frappèrent les lucarnes. Le commandement militaire annonçait l'engagement des procédures de nettoyage. Enzo eut un rire sec.

— Ils ne veulent pas nous arrêter. Ils veulent nous incinérer pour effacer les preuves.

Elias s'approcha du clavier de commande du sas. Ses doigts survolèrent les touches.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiéta Enzo.

— Je vais ouvrir ce sas. On va attendre le feu sous le ciel de Marseille. On va régler la note.

Elias entra le code maître. Le sifflement de la dépressurisation retentit. Dans le ciel, les premières bombes au phosphore commençaient à fleurir comme des fleurs de feu maléfiques, éclairant la cité millénaire d'une lumière de magnésium. Une neige de feu commença à descendre sur le port, une purification par l'enfer qui transformait la nuit

en une aube insoutenable. Elias ferma les yeux derrière sa visière. Il sentit la chaleur irradier à travers les parois du hangar et le premier courant d'air vicié s'insinuer dans ses filtres, une brûlure froide et métallique qui lui rappela, dans un ultime spasme, qu'il appartenait enfin à la terre qu'il avait trahie.

Chapitre 6

L'Innocence Perdue

Ce soir-là, Marseille ne ressemblait plus à sa légende. Le ciel s'était mué en une chape de plomb électrisante, une masse physique qui écrasait la cité phocéenne. Elias, au volant, remontait la Corniche avec une frénésie que ses années de guerre urbaine n'avaient jamais instillée en lui. Il zigzagait entre les carcasses de baleines d'acier échouées sur le bitume, portières béantes sur le vide.

L'air n'était plus cet azur salin. C'était une mélasse invisible. Un poison suspendu. Elias le sentait à la gorge, une irritation calcaire, un avertissement organique que son instinct déchiffrait avec une terreur sourde. À la radio, les voix paniquées des flics s'éteignaient l'une après l'autre dans un silence plus effrayant encore.

Il ne pensait ni au cartel, ni aux millions des Zoda. Il ne pensait qu'à Maya.

Lorsqu'il atteignit les hauteurs du Roucas-Blanc, le silence était total. Un silence de salle d'opération avant l'incision. Elias gara la voiture en travers du portail. Il bondit. L'air lui brûla les poumons, chargé d'une odeur de vernis et de décomposition accélérée. Il courut. Ses pas martelaient le travertin.

« Maya ! »

Pas de réponse. Juste le vrombissement d'un hélicoptère qui fuyait vers le large, abandonnant la ville à son agonie.

Elias entra. La climatisation ronronnait, brassant un air qu'il savait désormais mortel. Sur le sol, le sac à dos rose de sa fille gisait près d'une traînée de liquide sombre,

presque noir sous les spots. Son cœur manqua un battement. Une arythmie brutale. Une décharge d'adrénaline qui lui embrasa les tempes. Il suivit la trace, une main sur son arme, l'autre tremblante contre les cloisons. Chaque pas lui coûtait une éternité.

Il parvint au pied de l'escalier.

Sa silhouette n'était plus qu'une architecture brisée. Elias s'effondra. Sous ses genoux, le bois précieux du palier craqua comme un os.

« Papa est là... Maya, regarde-moi. »

Le Z-10 ne relevait plus de la chimie, mais de l'exorcisme. Le visage de la fillette était tuméfié par la pression interne de ses propres fluides. Ses yeux injectés d'un sang épais pleuraient des sillons rouges sur ses joues. Sa respiration était un râle d'éponge que l'on presse. À chaque inspiration, une mousse rosâtre s'échappait de ses lèvres. Le fentanyl muté d'Enzo liquéfiait ses poumons.

« Maya... mon ange... »

Il voulut la soulever, mais ses mains furent prises de spasmes. La « peste de contact » était là, dans chaque souffle qu'elle expirait. En la touchant, il signalait son arrêt de mort. Il s'en moquait. La loyauté au clan, cette fibre qui l'unissait à Marco et Enzo depuis les tours de la Castellane, explosa. Il vit le prix de leur empire : des millions en cendres face à l'agonie de cette chair.

Maya ouvrit les yeux. Une lueur perça le voile hémorragique. Sa petite main chercha la sienne. Elias sentit la chaleur fiévreuse et le tremblement erratique des muscles.

« Ça fait mal... papa... le vent... il brûle... »

Un dernier souffle. Le corps se cambra violemment. Puis, le vide.

Elias resta immobile, berçant ce cadavre dans sa villa fantôme. L'odeur de solvant industriel — la signature d'Enzo — imprégnait les vêtements de la petite. C'était l'odeur de la trahison. Sa rage commença à germer dans les décombres de son chagrin. Une rage minérale.

Il se redressa. Il ferma les yeux sanglants de Maya avec ses pouces. Un geste de fossoyeur qui le brûla comme un fer rouge. En bas, Marseille commençait à brûler.

Le téléphone vibra. Marco. Elias décrocha.

« Elias ? » La voix était calme. Trop calme. « On a un problème au port. Le produit s'est répandu. On doit évacuer. J'ai un jet au hangar 4. »

Elias écoutait ce souffle régulier, si différent de celui qu'il venait de voir s'éteindre.

« Maya est morte, Marco. »

Un silence de trois secondes.

« Elias... on ne savait pas que ça muterait ainsi. Enzo a fait une erreur. Viens au hangar. Le sang avant tout... »

« Le sang ? » Elias lâcha un rire sec. « Le seul sang qui reste, Marco, c'est celui qu'elle a craché sur mes mains. »

Il raccrocha. Il n'était plus un soldat. Il était le virus lui-même.

Il descendit vers le garage. Il ignora la berline. Il choisit un 4x4 lourd. Il braqua. Le pneu monta sur le trottoir. Un choc. Il ne sentit rien. Il écrasa l'accélérateur, défonçant le portail de sa propre demeure. Il s'élança vers le chaos.

Marseille n'était plus qu'une plaie ouverte. Des voitures abandonnées encombraient le boulevard de Dunkerque. Sur les trottoirs, les corps gisaient dans des postures d'asphyxie. Elias sentit un picotement au fond de sa gorge. Une quinte de toux le secoua. Il regarda son reflet dans le rétro. Ses yeux commençaient à rosir.

— Pas encore, grogna-t-il. Pas avant de l'avoir vu.

Il savait où Enzo se cachait. L'entrepôt frigorifique d'Arenc. Un bunker de verre et d'acier. Il atteignit la zone industrielle sous le balayage des projecteurs de l'armée. Le ciel était zébré de fusées éclairantes. Des hommes en combinaisons NRBC déployaient des barbelés. Ils scellaient le tombeau.

Elias coupa ses phares. Il se glissa par une brèche dans le grillage. Le sol était jonché de masques à gaz jetables. Il atteignit la porte latérale. Code de secours. *13-09-78*. La date de naissance de Marco. Le verrou claqua.

À l'intérieur, l'air sentait la mort parfumée. Des néons clignotaient sur les corps des chimistes. Enzo avait nettoyé derrière lui. Elias monta vers le bureau central. Une tablette restait allumée. Une vidéo tournait. Enzo, le visage bleu par l'écran, affichait un sourire d'enfant.

« Elias... Le Z-10 n'est pas une drogue. C'est un test. Marseille était un laboratoire. Ne me cherche pas. Laisse-toi porter. »

Elias broya la tablette.

Au dehors, les haut-parleurs de l'armée tonnaient : « ZONE SOUS QUARANTAINE TOTALE. TOUT INDIVIDU SERA CONSIDÉRÉ COMME UNE MENACE. »

Il ressortit. Il savait où était l'île. Leur rocher fortifié au large. Il fonça vers les quais,

vola un offshore de haute mer. Il poussa les manettes à fond. Le bateau se cabra, labourant l'eau morte du bassin. Il brisa le blocus, ignorant les tirs de semonce des frégates. Il ne respirait plus pour vivre. Il respirait pour tuer.

À l'aube, le rocher apparut. Une verrue de béton suspendue au-dessus des falaises. Elias sortit de l'écume, ruisselant, le corps brûlé par le sel. Il s'enfonça dans le maquis. Les caméras pivotaient. Il était une ombre parmi les ombres.

Il atteignit la villa. Deux gardes tombèrent sans un cri. *Puff. Puff.* Le silencieux absorba leurs vies. Elias grimpa vers le salon. À travers la vitre, il vit Enzo. Il était de dos, contemplant la mer.

Elias entra. L'air était pur. Trop pur. Enzo ne se retourna pas.

« Tu as mis du temps, Elias. »

Elias pointa son fusil sur la nuque de son frère. Le laser dansa sur la soie du peignoir.

« Tu as tué Maya, Enzo. »

Enzo tourna la tête. Son visage était une feuille blanche.

« Une erreur statistique, Elias. Le Z-10 est un levier. On met un État à genoux sans tirer un coup. »

« Tu ne vendras plus rien. »

Elias pressa la détente. Le panneau de polycarbonate pare-balles surgit entre eux dans un fracas métallique. Enzo plongea derrière son bar.

« Tu es un dinosaure, Elias ! » cria-t-il via l'interphone.

Les sirènes hurlèrent. Elias ne perdit pas une seconde. Sa gorge brûlait maintenant pour de bon. Ses mains tremblaient. Il sortit une charge thermite. Il ne cherchait plus à discuter. Il cherchait l'exorcisme.

Il plaqua la charge contre le panneau. L'éclair blanc illumina la pièce, dévorant le luxe, les serveurs et les secrets. Elias s'avança dans les flammes. Le cycle se fermait. Le sang des Zoda allait enfin rejoindre la poussière.

Chapitre 7

Diagnostic Terminal

La Timone avait cessé d'être un sanctuaire. C'était un charnier à ciel ouvert, un cloaque où les râles s'étouffaient dans le reflux des fluides organiques. Sous les néons oscillants, l'air s'était épaissi, saturé par l'exhalaison de centaines de poumons en train de se liquéfier. L'odeur de la sueur froide se mêlait aux effluves âcres de l'eau de Javel et du sang frais, formant une brume pesante qui collait à la peau.

Le capitaine Sarah Kaplan, médecin-légiste à la PJ et chef de service par intérim, sentait le monde s'effondrer sous ses sabots de plastique bleu. Ses mains, gantées de latex double épaisseur, ne tremblaient que lorsqu'elle ne tenait pas son scalpel. Devant elle, sur le brancard numéro 12, un gamin d'à peine vingt ans dont le visage se convulsait sous une agonie qu'aucune morphine ne parvenait à apaiser. Il portait une chemise en lin hors de prix, une relique de la fête qui battait son plein quelques heures plus tôt sur les terrasses du Vieux-Port, là où les seigneurs de la cité étalaient leur arrogance. Désormais, il n'était plus qu'une masse de spasmes.

— Il désature encore ! hurla une infirmière dont le masque chirurgical était déjà maculé de taches sombres. 60 % d'oxygène ! On ne peut plus rien faire, Sarah !

Kaplan ne répondit pas. Elle fixait le moniteur. La courbe cardiaque était une ligne erratique, un dernier sursaut avant le grand silence. Soudain, le jeune homme se redressa dans un arc réflexe d'une violence inouïe. Ses yeux, injectés de sang, semblèrent chercher un point d'ancrage dans le vide. Puis vint le reflux. Une meringue macabre, expulsée par la pression des alvéoles qui explosaient une à une, jaillit de sa bouche et de ses narines. Ce n'était pas un vomissement, c'était une éruption. Le liquide pulmonaire aspergea le torse de l'infirmière. Le silence qui suivit

fut plus terrifiant que les cris. Le corps s'affaissa, vidé de sa substance, les yeux fixant l'éternité avec une hébétude vitreuse.

— C'est le huitième en moins de dix minutes, murmura Kaplan, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque derrière son masque FFP2.

Elle se détourna du cadavre et embrassa du regard l'immensité du désastre. Ce monolithe de béton, rempart de la ville, était envahi. Les couloirs étaient obstrués par des corps. Des types en costume trois pièces y côtoyaient des gamins des quartiers Nord, tous unis par le même stigmate : ce suintement sanglant qui s'échappait de leurs lèvres. La « Pax Criminalis » du clan avait réussi là où la République avait échoué : elle avait créé une égalité parfaite devant la mort.

Kaplan marcha vers le laboratoire de fortune installé dans une salle de repos. Elle y trouva le professeur Arnault, le visage blême, les yeux rivés sur un écran haute définition.

— Dis-moi que tu as trouvé quelque chose, Marc. La préfecture attend un rapport. Ils croient encore à une mauvaise coupe.

Arnault ne leva pas les yeux. Sur la dalle numérique, des structures moléculaires s'agitaient, des chaînes carbonées qui ne ressemblaient à rien de connu.

— Ce n'est pas une overdose, Sarah. Le fentanyl n'est qu'un vecteur. Il y a un solvant industriel là-dedans, un composé utilisé dans le BTP. Mais le mélange a muté. Sous l'effet de la chaleur corporelle et de l'humidité des muqueuses, il s'est transformé en un agent neurotoxique volatil.

Kaplan sentit une morsure glaciale envahir ses membres.

— Volatil ? C'est une drogue, Marc. Ils l'ont sniffée.

— C’est là que tu te trompes, coupa Arnault en se tournant enfin vers elle. Au début, oui. Mais une fois dans l’organisme, le produit se vaporise. Il est expiré par la victime pendant la phase d’incubation. Chaque souffle de ce gamin que tu viens de voir mourir était une dose mortelle pour quiconque se trouvait à moins de deux mètres de lui. L’incubation dure dix minutes. Dix minutes où l’hôte est une bombe biologique ambulante. C’est une peste aéroportée que la fratrie a libérée dans les clubs et les rues de cette ville.

Le vacarme des urgences sembla soudain s’estomper, remplacé par un sifflement mécanique dans les oreilles de Kaplan. Elle revit la géographie de Marseille : les quartiers surpeuplés, les terrasses bondées, les bus saturés. Un vrombissement lointain commença à faire vibrer les vitres. Des hélicoptères lourds de l’armée déchiraient le ciel. Kaplan comprit tout à l’instant où elle vit les premiers convois de camions bâchés bloquer les axes de sortie.

— Ils sont là pour contenir, répondit Arnault en éteignant son écran. Marseille est devenue une zone de sacrifice. On ne guérit pas une peste de ce genre, Sarah. On l’isole jusqu’à ce qu’il n’y ait plus personne à tuer.

Soudain, l’infirmière qui avait été aspergée s’effondra lourdement. Elle ne cria pas. Son corps fut secoué par une convulsion, et le reflux commença à déborder de ses lèvres. Kaplan se précipita, mais Arnault l’attrapa par le bras.

— Ne la touche pas ! Si tu t’approches, tu respirez sa mort. On doit sortir d’ici.

Mais c’était déjà trop tard pour la voie normale. Sur son téléphone, Kaplan vit le signal réseau s’évaporer. Le black-out numérique. Les seigneurs de la cité avaient corrompu la ville pendant une décennie, mais c’était l’État qui allait l’achever en la plongeant dans le noir. À l’extérieur, les sirènes de police se mêlaient aux premières détonations d’armes automatiques. La panique s’emparait des esprits.

— Marseille n'est plus une ville, murmura Arnault en ramassant une mallette de prélèvements. C'est un cadavre qui ne le sait pas encore.

Kaplan prit une profonde inspiration, sentant l'air filtré par son masque. Elle sortit son Sig Sauer de son holster de ceinture, vérifiant la culasse d'un geste sec. La flic reprenait le dessus sur le médecin.

— S'ils veulent faire de Marseille une tombe, alors on va s'assurer que le monde sache qui a creusé le trou.

Ils s'engouffrèrent dans l'ascenseur de service pour rejoindre les niveaux inférieurs. Le trajet dans les entrailles de la ville fut un calvaire de béton et d'ombre. Ils empruntèrent les galeries techniques, ces veines cachées que le clan utilisait pour ses trafics. Mais Arnault n'alla pas loin. Il s'arrêta contre une paroi suintante, sa respiration n'étant plus qu'un sifflement humide.

— Le masque... Sarah... la vitre a cédé tout à l'heure... j'ai senti l'amande amère...

Elle ne put que regarder son ami s'enfoncer dans l'agonie. Arnault lui confia les souches avant de s'effondrer dans l'obscurité fétide des tunnels. Seule, Kaplan traversa des kilomètres de canalisations, guidée par une rage qui remplaçait l'oxygène, jusqu'à ce que l'odeur du sel et du fioul annonce le port autonome.

Elle émergea près du Terminal 4. Le cargo libérien, le **Proserpine**, y attendait, ses projecteurs balayant les containers. Enzo, le cadet du clan, s'apprêtait à monter à bord avec une mallette identique à la sienne. L'armée encadrait la scène. Ce n'était pas une arrestation, c'était une escorte.

Kaplan grimpa sur la structure métallique d'une grue. Ses muscles criaient, ses poumons brûlaient. De là-haut, elle vit Elias, le frère aîné, surgir des hangars avec un

fusil d'assaut, hurlant sa douleur et sa trahison. Une fusillade éclata, un chaos de traçantes dans la nuit marseillaise. Kaplan ajusta son tir. Elle ne visait pas Enzo, mais la mallette.

Le coup de feu claqua. La balle percuta le verrou. Sous le choc, la mallette glissa et s'éventra sur le quai. Une brume bleutée, légère comme un rêve toxique, commença à ramper sur le béton, enveloppant les soldats et les fuyards.

Kaplan laissa retomber son arme. Elle s'assit au bord du vide, regardant la vapeur s'étendre. Marseille sombrait. Mais dans ce dernier spasme, elle ne partait pas seule. La cité phocéenne refermait ses mâchoires sur ses bourreaux, les entraînant avec elle dans une ultime étreinte de sang et de brume bleutée.

Chapitre 8

L'Aveu du Silence

L'obscurité des quartiers Nord n'est jamais totale. Elle est striée par les faisceaux erratiques des gyrophares lointains et la lueur orangée des lampadaires au sodium qui agonisent dans un grésillement électrique. Sous le viaduc de l'A7, là où le béton brut semble suer l'huile de moteur, s'élève l'un des centres de tri du clan. Officiellement, un entrepôt de matériaux de construction. Officieusement, le cœur chimique de l'empire.

Marco Zoda s'extrait de sa berline blindée. Une lenteur de monarque. Tandis que Kader essuie une perle de sueur sur ses tempes, le front de Marco reste aussi sec et lisse qu'une dalle de marbre. L'air de Marseille, d'ordinaire gras de sel et de friture, n'a plus que le goût du fer oxydé. Il n'a pas prévu de sa venue. Il franchit le premier rideau de fer, accueilli par un parfum de mort propre : un mélange éthéré de solvants et de chlore.

— Où est Karsenti ? demande-t-il d'une voix qui ne tolère aucune hésitation.

Un ouvrier pointe le fond du hangar, vers une structure modulaire aux vitres fumées. C'est « La Ruche », le laboratoire clandestin. À l'intérieur, la rigueur est clinique. Marco pousse la porte pressurisée. Le sifflement de l'air expulsé sonne comme un soupir de condamné.

Au centre de la pièce, sous des projecteurs d'une blancheur aveuglante, le docteur Karsenti s'active sur des éprouvettes. Il ne se retourne pas. Il reconnaît cette cadence régulière, lourde, celle du propriétaire qui inspecte son domaine avant la débâcle.

— On m'a rapporté des chiffres anormaux à la Timone, lance Marco, s'arrêtant à deux mètres du chimiste. On parle d'une peste. Explique-moi comment mon or est devenu du plomb.

Le chimiste pose sa pipette. Le latex bleu de ses gants trahit un tremblement léger. Il se tourne vers l'Aîné, et Marco lit dans ses yeux la terreur intellectuelle du savant qui a libéré une force qu'il ne contient plus.

— Ce n'est plus du fentanyl, Monsieur Zoda. C'est une erreur de calcul qui a engendré un monstre.

Marco contracte la mâchoire, ses phalanges blanchissant sur le pommeau de sa canne.

— Parle français.

— Enzo... Enzo est venu il y a trois semaines. Il a exigé un nouveau solvant, un dérivé de toluène modifié. Il voulait doubler la production. On lui a dit que c'était instable, que le mélange créait une réaction exothermique au contact des muqueuses. Il n'a pas écouté. Il a dit que la cité avait besoin de « respirer plus vite ».

Marco sent une brûlure envahir sa poitrine. Enzo. Son nihilisme n'est plus une crise d'adolescence tardive ; c'est une volonté lucide de brûler la ville pour forcer une évolution dont il serait le seul maître.

— Qu'est-ce que ça fait ?

Karsenti s'approche d'un caisson de verre où un rat s'agite frénétiquement. Il presse un bouton. Une brume incolore sature l'habitacle.

— Incubation : dix minutes. Pendant ce temps, l'hôte devient une usine à virus. Chaque expiration projette la molécule Z-10 dans l'air. C'est un agent neurotoxique

aéroporté. Le fentanyl ouvre les récepteurs du cerveau, mais au lieu de l'euphorie, le solvant liquéfie les tissus pulmonaires.

Sous les yeux de Marco, l'animal se fige. Dans un spasme violent, un jet de liquide sombre jaillit de son museau. Le rat s'effondre, masse inerte de fourrure et de sang noirci.

— Mort par hémorragie massive, conclut Karsenti. Le patient ne se rend compte de rien jusqu'aux trente dernières secondes. À ce moment-là, il a déjà contaminé son immeuble, sa rame de métro.

Le silence est plus lourd que le béton de l'infrastructure. Marco ne voit pas un animal. Il voit les terrasses du Cours Julien, les yachts de la Pointe Rouge. Il voit son empire s'évaporer.

— Combien de lots sont partis ?

— Enzo a tout fait enlever ce matin. Il a dit que le « test grandeur nature » commençait ce soir au Phénix. Il a emporté les données de synthèse. On n'a plus rien.

Le téléphone crypté de Marco vibre. Les notifications de ses relais à la préfecture s'empilent. « Alerte sanitaire majeure. Quarante décès en quinze minutes. Protocole Sentinelle Noire activé. » Une vidéo amateur circule déjà : devant le Phénix, des jeunes en tenue de soirée titubent, se tenant la gorge avant de s'écrouler dans un ballet macabre.

— Verrouillez tout, ordonne Marco à ses hommes. Personne ne sort.

Il quitte la pièce sans un regard pour Karsenti. En retournant vers sa voiture, il sent le poids de la ville. La Z-10 est la démocratie ultime de la mort : elle ne reconnaît aucune hiérarchie. Il monte à l'arrière de la berline.

— Contacte Elias, dit-il au chauffeur. Dis-lui de ramasser ce qu'il peut en armes lourdes. Et dis-lui que sa fille était au Phénix ce soir.

Le chauffeur a un sursaut, mais ne répond rien. Le véhicule démarre en trombe. Par la vitre teintée, Marco regarde Marseille. Au loin, les premiers panaches de fumée s'élèvent. Les policiers, aux barrages, ne contrôlent plus les véhicules ; ils vomissent leurs poumons sur le bitume.

L'hélicoptère l'attend sur le toit d'un entrepôt à l'Est. Le vol vers l'archipel du Frioul est court. En contrebas, la mer est une nappe de goudron. La villa d'Enzo, un éclat de verre et d'acier, est baignée par des projecteurs de haute puissance. Marco descend de l'appareil avant l'arrêt des pales. Elias est déjà là, le visage ravagé, son fusil d'assaut à l'épaule.

Ils entrent. Enzo est assis dans un fauteuil de cuir, un verre à la main, contemplant le chaos lointain. Sur la table basse, une photo de la petite Sofia gît à côté d'un boîtier de transport scellé.

— Tu es en retard pour la fin du monde, Marco, dit Enzo sans se retourner.

— Ce n'est pas la fin du monde, Enzo. C'est juste la fin des Zoda. Tu as brûlé la maison pour voir si les fondations tiendraient.

Enzo se lève. Il est pâle, les yeux brillants d'une excitation fiévreuse.

— Tu parles encore d'honneur. J'ai libéré Marseille de sa médiocrité. Le Z-10 est un test de sélection. Ceux qui survivront seront les nouveaux bâtisseurs. L'État nous suppliera pour le remède.

Elias fait un pas en avant. Son doigt tremble sur la détente.

— Sofia est morte, Enzo.

Le sourire d'Enzo vacille à peine.

— Le progrès demande des sacrifices. C'est une statistique nécessaire.

Le coup de feu unique brise la baie vitrée derrière Enzo, qui s'effondre sur le marbre. Marco s'approche. Il ne regarde pas son frère qui rampe, il regarde la photo de l'enfant. Le contraste est insoutenable : le luxe de ce yacht immobile, l'odeur du teck et du champagne, et le visage de cette petite fille dont les poumons ont explosé pour une « statistique ».

Au loin, le grondement des chasseurs de l'armée de l'air déchire le ciel. Les premiers passages pour intimider la zone. Marseille est officiellement une prison. Marco ramasse la photo de Sofia. Il sent l'air du large, pur, qui sera bientôt la dernière chose qu'il respirera avant que le Plan Terminus ne transforme cette île en brasier.

Il regarde Enzo, qui s'étouffe dans son propre sang, puis tourne le dos à la ville qui brûle. L'aveu du silence est consommé. L'architecte ne rase pas la structure ; il attend simplement que le ciel tombe.

Chapitre 9

L'Exode d'Enzo

L'air du Laboratoire 4 tranchait avec la poisse des quartiers Nord. Ici, sous trente mètres de calcaire et de béton vibré, l'atmosphère était filtrée par des blocs HEPA de grade militaire, recyclée jusqu'à l'asepsie. Enzo Zoda ajusta le joint de son masque en silicone noir. Le sifflement régulier de sa respiration était le seul métronome d'un monde à l'arrêt.

Sur les écrans, les graphiques s'étaient figés. Une géométrie cristalline, immobile et terrifiante : le Z-10. Ce qui n'était qu'une tentative de synthétiser un fentanyl de quatrième génération s'était métamorphosé en un prédateur invisible. L'erreur de manipulation sur le solvant organophosphoré avait provoqué une réaction en chaîne. Le résultat n'était plus une drogue. C'était une apocalypse liquide qui, vaporisée, devenait une peste de contact.

Enzo posa ses mains gantées sur l'innox froid de la paillasse. Ses doigts ne tremblaient pas. Une exaltation glacée parcourait ses veines. Sous le microscope, les tissus pulmonaires sacrifiés n'étaient plus que de la bouillie nécrotique, dissous en six minutes.

— Magnifique, murmura-t-il.

Il ne voyait pas les cadavres s'entasser dans les cages d'escalier de la Castellane, ni les mères hurlant devant des urgences saturées. Pour lui, tout cela n'était que du bruit de fond. Marco et son éthique de parrain à l'ancienne appartenaient au passé. Elias n'était qu'un chien de garde sentimental qui se perdrait dans ses larmes. Le pouvoir ne résidait plus dans le contrôle des territoires, mais dans la possession du bouton

d'extermination.

Le benjamin des Zoda se dirigea vers l'unité cryogénique, une tour d'acier brossé trônant au centre de la pièce comme un autel. À l'intérieur, protégées à -196 degrés, reposaient les douze souches mères. Il pressa son index sur le lecteur biométrique. Un bip autorisa l'ouverture. Une vapeur lourde s'échappa du caisson, rampant sur le sol tel un serpent spectral. Avec une précision de neurochirurgien, il transféra les ampoules de verre ambré dans une mallette renforcée au titane. S'il brisait une seule fiole, son équipement ne suffirait pas à le sauver d'une agonie fulgurante.

Sur les moniteurs de surveillance, Marseille brûlait d'un feu silencieux. Des silhouettes s'effondraient sur le macadam, secouées de spasmes avant de s'immobiliser dans une rigidité cadavérique immédiate. Enzo traversa le sas de décontamination. Les jets martelèrent sa combinaison, arrachant la mort de sa peau de plastique. À la sortie, il retira son masque. L'air de la zone tampon sentait le chlore. Il se débarrassa de sa protection pour révéler un costume de laine froide anthracite. Il était de nouveau le prince des Zoda, l'homme d'affaires.

Dans le monte-charge, une pensée pour sa famille traversa son esprit. Ce n'était pas un remords, mais un calcul de structure. Ses frères allaient mourir enchaînés à leur code d'honneur obsolète.

— Adieu, Marseille.

Sa berline blindée l'attendait dans l'obscurité. Il jeta la mallette sur le siège passager et activa l'ouverture du portail blindé. Alors qu'il émergeait, la lumière crépusculaire le frappa. Le ciel était d'un orange électrique, saturé de fumée. Des hélicoptères de la Gendarmerie quadrillaient le secteur, leurs projecteurs balayant les toits comme des doigts accusateurs. Enzo accéléra. Des visages déformés par la terreur imploraient son aide derrière les vitres. Il ne ralentit pas. Il sentit le choc sourd d'un corps contre son pare-chocs, un soubresaut qu'il ignora avec une indifférence clinique.

Au quai privé numéro 12, le Vesper l'attendait. Ce n'était plus un yacht. C'était une balle de métal brossé fendant un miroir d'étain. Enzo monta à bord, la mallette serrée contre lui.

— Larguez les amarres, ordonna-t-il. Et ne regardez pas en arrière.

Alors que la côte s'éloignait, il s'installa devant le terminal satellite. Marseille n'était plus qu'une silhouette dévorée par les flammes, un organisme agonisant. Il effleura la mallette sur la table en teck. Le contact du métal glacé lui procura un frisson. Dans ce réceptacle reposait une divinité microscopique capable de mettre à genoux une métropole en six heures.

Un signal sonore retentit. Une fenêtre de chat cryptée s'ouvrit.

— L'échantillon est-il intact ? demanda l'interlocuteur.

Enzo tapa sa réponse, savourant chaque frappe.

— La souche pure est sécurisée. Marseille est la preuve.

Soudain, un rugissement cyclopéen déchira l'air. Un hélicoptère Caïman fondit sur le yacht, stabilisé à vingt mètres au-dessus de la surface, soulevant un déluge d'embruns.

— ICI LA MARINE NATIONALE. COUPEZ VOS MOTEURS !

Enzo ouvrit la mallette. Sous le regard des caméras thermiques, il saisit une fiole et la leva vers le plafond d'acier. Il savait qu'ils le regardaient. Le Z-10 était son assurance-vie. S'ils coulaient le navire, ils condamnaient la Méditerranée. Le Caïman commença à prendre de la hauteur. L'ordre venait de tomber : le risque de dispersion l'emportait sur la capture.

— Accélérez, ordonna Enzo.

Le Vesper bondit, laissant dans son sillage une traînée de sel. Le dôme de fer se

refermait sur une ville morte, un trou noir sur la carte de l'Europe. Enzo Zoda n'était plus le Benjamin, le frère instable. Il était le patient zéro d'une ère nouvelle. Marseille s'effaçait dans la brume, une tache de sang sur le velours noir de la nuit. L'exode était achevé. La contagion commençait.

Chapitre 10

Le Mur de Honte

À 5h14, le vrombissement des NH90 déchira le silence de la Bonne Mère. Le soleil pointait à travers un voile opalescent, brume de particules et de menaces invisibles qui rongeaient déjà les poumons de la ville. Ce n'était pas l'humidité de la mer ; c'était le souffle de la cité qui s'éteignait.

Depuis le balcon de sa résidence du Roucas-Blanc, Marco Zoda observait l'horizon. Ses phalanges blanchissaient sur le fer forgé. Sous lui, Marseille brûlait d'une fièvre que l'eau salée ne pouvait plus éteindre. Ce n'était plus le port qu'il avait dominé pendant dix ans. C'était une souricière.

Sur l'autoroute A7, les phares des convois militaires dessinaient une chenille de feu. Ce n'était plus de la logistique, c'était une exécution. Sept points d'entrée, sept sceaux de béton. La ville ne respirait déjà plus.

— Ils ne perdent pas de temps, dit une voix derrière lui.

Elias s'était glissé dans l'ombre du salon. Sa fille était morte huit heures plus tôt, étouffée par son propre sang dans une chambre stérile. Il portait son arme à la ceinture, un accessoire dérisoire face à la puissance cinétique qui s'abattait sur eux.

— Le 17e du génie, répondit Marco sans se retourner. Ils ont des modules préfabriqués. Ils viennent nous murer vivants.

Pendant une décennie, « Zoda Infrastructures » avait coulé le béton de la ville. Aujourd'hui, l'armée utilisait ce même gris pour transformer la métropole en

sarcophage. À la porte d'Aix, les premiers camions-plateaux stoppèrent. Des silhouettes en combinaisons NBC s'activaient avec une précision de métronome. Des grues soulevaient des blocs de trois mètres de haut. Chaque emboîtement résonnait dans les rues désertes comme un coup de marteau sur un cercueil.

Marco ajusta ses jumelles sur le nœud de Septèmes-les-Vallons. Des voitures s'écrasaient contre le cordon de blindés. Un homme sortit de sa berline, les bras levés. Un soldat, le visage masqué par une visière de polymère, pointa son fusil d'assaut. Il n'y eut pas de sommation audible, seulement le geste d'une autorité qui ne reconnaissait plus des citoyens, mais une menace biologique. La foule reflua. Le mur continuait de s'élever.

— Ils nous rejettent la faute, cracha Elias. Ils disent « le mal des Zoda ».

Marco ferma les yeux. L'odeur du diesel brûlé et du béton frais masquait celle du sel.

— Le gouvernement a besoin d'un coupable, dit Marco. Si Marseille meurt derrière un mur, l'État devient le sauveur. On ne traite plus avec des politiciens, Elias. On traite avec des liquidateurs.

Au centre de crise à Paris, les écrans affichaient la progression de la zone d'exclusion. La tache rouge stagnait sur le Vieux-Port, mais les modèles étaient formels : sans confinement hermétique, la mutation atteindrait Lyon en quarante-huit heures. L'ordre était tombé : « Étanchéité absolue ».

À Marseille, les réseaux de téléphonie s'éteignirent. Le silence numérique s'ajouta au battement des pales. La ville n'était plus qu'une île de pierre.

— Et Enzo ? demanda Elias en frappant le muret. Il a la souche mère. S'il sort, on mourra ici comme des chiens.

— Enzo n'est plus mon frère. C'est une erreur de calcul. Le mur n'est pas là pour nous garder à l'intérieur, Elias. Il est là pour cacher ce que nous allons lui faire.

Le soleil franchit l'horizon, illuminant la cicatrice grise qui ceinturait la ville. Derrière les remparts, les sirènes des ambulances montaient des quartiers Nord, chœur dissonant du Z-10. On ne décrivait plus le virus ; on voyait le sang noir sur les trottoirs et l'absence totale d'oiseaux dans le ciel.

Marco descendit vers son garage. Ses berlines blindées attendaient, inutiles contre trois mètres d'épaisseur. Il caressa le capot d'une Mercedes, sentant le froid de l'acier.

— On sort, dit-il.

— Pour aller où ?

— On va voir le mur. On va chercher les fissures. L'urgence est la mère de toutes les malfaçons.

Ils s'élancèrent vers la Joliette. Des nuages de fumée noire s'élevaient déjà. Face au feu des blindés, la colère des émeutiers n'était qu'un combustible. Des hélicoptères déversaient des tracts. Une neige toxique portant un seul message : « RESTEZ CHEZ VOUS. TOUTE TENTATIVE DE FRANCHISSEMENT SERA TRAITÉE PAR LA FORCE LÉTALE. »

Le dernier bloc du secteur Nord fut scellé à 7h00. Un silence de mort s'abattit. Les soldats reculèrent de dix mètres, fusils épaulés vers la ville. Marseille était seule.

Marco coupa le contact près des entrepôts de la Joliette. Le cliquetis du moteur refroidissant marquait les secondes. Il descendit, suivi d'Elias. Ils s'engouffrèrent dans la station de pompage désaffectée, là où les collecteurs de 1940 s'enfonçaient dans les entrailles de la cité.

Dans la salle des machines, ils trouvèrent le Préfet de police. L'homme qui avait signé

leur impunité pendant des années se tenait près d'une console, un pistolet à la main. Il ne tremblait pas de peur ; il était vide. Ses yeux ne fixaient plus rien.

— Marco... Elias... murmura-t-il. Ils m'ont laissé ici. Ils ont scellé ma voiture dans le Mur.

— Où est Enzo ? demanda Marco.

Le Préfet eut un rire sec, sans timbre.

— Il m'a promis l'antidote si je vous tuais. Mais il n'y a pas d'antidote. Il n'y a que le vent.

Elias s'approcha du fonctionnaire. Le Préfet ne leva pas son arme. Il regardait les deux frères comme des fantômes d'un monde déjà disparu.

— Il est à la Bonne Mère, dit le Préfet. Il attend que le Mistral se lève pour libérer la souche pure par-dessus vos murs.

Marco ramassa les codes d'accès radio sur le bureau. Il ne regarda pas le Préfet une seconde fois. L'homme restait là, épave de l'État abandonnée dans son propre tombeau.

Les deux frères s'enfoncèrent dans le tunnel de service. L'air y était plus frais, chargé d'une humidité de caveau. Ils ne cherchaient plus à sauver l'empire ou la ville. Dans le silence du souterrain, ils n'étaient plus que deux prédateurs traquant leur propre sang.

Au-dessus d'eux, Marseille était une boîte noire. Le Mur de Honte était achevé. La tragédie pouvait véritablement commencer.

Chapitre 11

La Ville Fantôme

Marseille ne respirait plus ; elle s'était figée. Ce n'était pas la torpeur grasse du cagnard d'août, mais une absence de vibration si totale qu'elle semblait absorber la lumière. Sous un ciel bleu d'acier, la ville haletait. Le blocus ne se voyait pas aux barbelés des check-points, mais à cette brume opalescente qui stagnait sur le Vieux-Port, transformant l'eau en une plaque d'obsidienne morte.

Marco et Elias surplombaient le désastre depuis le promontoire de la Garde. Les dorures de la Basilique narguaient le chaos en contrebas. Marco ajusta la sangle de son masque ARFA-21. Le caoutchouc mordait sa peau, l'odeur de silicone et de charbon actif saturant son univers. À travers les oculaires, le port n'était plus qu'une flaque d'huile parsemée de coques blanches immobiles. La Méditerranée elle-même semblait avoir été mise aux arrêts.

— Regarde-les, murmura Elias.

Sa voix, hachée par le modulateur, résonnait comme un cliquetis de bielles. Il désignait le quai de Rive Neuve. En plein jour, les enseignes lumineuses des restaurants du clan Zoda clignotaient encore, alimentées par des générateurs refusant de crever. C'était le chant du cygne d'une économie de façade. Chaque néon qui grésillait insultait la mémoire de leur règne. Ils avaient été les rois de cette ville, les architectes d'une paix qui n'était en réalité qu'une lente incubation pour l'horreur.

Plus loin, vers les quartiers Nord, un panache de fumée noire s'élevait vers le zénith. C'était là-bas que la synthèse d'Enzo avait muté. Le Z-10. Ce n'était plus de la drogue, c'était une déshérescence moléculaire. L'air, dans les cuvettes où le mistral ne

pénétrait plus, était saturé par la Poussière d'Ange. Elle ne faisait pas voler ; elle rongait les tissus pulmonaires en six cents secondes chronométrées.

— On bouge. L'armée va finir par quadriller la colline. S'ils nous voient, ils tirent. Pour eux, nous sommes la source.

Ils entamèrent la descente vers Vauban. Sur le trottoir, une berline allemande s'était encastrée dans un platane. La portière baillait. À quelques mètres, un homme en costume gisait face contre terre. Le sang échappé de ses voies respiratoires avait séché en une croûte noirâtre sur le calcaire de la chaussée. C'était la signature : une hémorragie si massive que la victime se noyait dans son propre fluide.

Elias s'arrêta. Ses épaules tressautèrent. Sous le masque, il pleurait sans doute encore Sarah, l'une des premières victimes du Mucem. Sa rage n'était plus une flamme, mais un froid polaire, une détermination nihiliste qui l'isolait du monde. Il ne cherchait plus à survivre, il cherchait à détruire la racine. Et la racine portait leur nom.

Ils s'engagèrent dans les rues étroites. L'ambiance était celle d'un film d'anticipation dont on aurait coupé le son. Dans une vitrine, des pyramides de pâtisseries moisissaient derrière le verre. Le vent fit claquer un store métallique. Le bruit résonna comme une exécution. Marco sursauta. Chaque inspiration était une négociation avec la faucheuse. Malgré les masques, le doute persistait : et si le poison d'Enzo trouvait une micro-déchirure dans le joint d'étanchéité ?

En traversant la rue de Rome, une patrouille d'hexaoptères noirs survola l'artère. Leurs caméras thermiques balayaient les façades. Marco plaqua Elias dans l'embrasement d'une porte cochère. Ils restèrent immobiles, retenant leur souffle, alors que le faisceau rouge d'un capteur léchait les pavés.

— L'État a déjà abandonné les vivants, souffla Marco. Ils ne soignent plus, ils contiennent la réaction chimique. Nous sommes dans une zone d'incubation, Elias. Ils

attendent que le processus se termine.

Ils atteignirent les abords de la Joliette. Le quartier offrait un spectacle de désolation post-moderne. Les structures du MuCEM, cette dentelle de béton noir qu'Enzo aimait tant, ressemblaient aux côtes d'un monstre marin échoué. Près du hangar de Zoda Infrastructures, des inscriptions à la peinture rouge couvraient les murs :
ASSASSINS. LE SANG EST SUR VOS MAINS.

L'ascenseur de service descendit dans un gémissement de câbles mal graissés. Au niveau -3, les portes coulissèrent sur le Quai Zéro, un complexe excavé sous la ligne de flottaison. L'odeur y était différente : bitume frais, gazole et humidité saumâtre. Ils enfilèrent des combinaisons NBC de grade militaire. L'enfilage fut un rituel silencieux. Le caoutchouc épais collait à la peau. Quand ils rabattirent les masques panoramiques, le monde changea. Le bourdonnement de la ville disparut, remplacé par le son rythmé de leur propre respiration amplifiée. Huuu-Pah. Huuu-Pah. Le son de la survie artificielle.

Le Sirocco, un semi-rigide noir mat, glissa hors de son antre. Dès qu'ils furent à l'air libre, la vision fut écrasante. Le ciel était zébré par les traînées chimiques des avions déversant des agents décontaminants. Une brume ocre retombait lentement sur les toits. Sur l'esplanade du J4, des centaines de corps gisaient, éparpillés. Certains s'étaient effondrés en pleine course, les mains encore portées à la gorge.

À mesure qu'ils gagnaient le large, la silhouette de la ville se découpait contre le soleil déclinant. Marseille était ceinte par le Dôme, une barrière de feu et de technologie. Au loin, les frégates de la Marine formaient un arc d'acier infranchissable. L'eau avait pris des teintes d'huile usagée. Des poissons morts flottaient, le ventre blanc exposé au ciel, le sel rongant leurs écailles.

— Enzo est sur l'île, dit Marco en ajustant le cap vers le Frioul. Il pense que la mer est son fossé, mais il oublie qu'on lui a appris à nager avant qu'il sache marcher.

Ils rasant les falaises calcaires de Pomègues. Le calcaire blanc paraissait livide, comme la peau d'un noyé. Un signal orange s'alluma sur le poignet de Marco : Saturation atmosphérique élevée. Ils s'engagèrent dans une crique étroite. Au fond se trouvait la villa Alpha, un bloc de brutalisme architectural encastré dans la roche. Enzo avait détourné le béton haute densité de l'entreprise pour se bâtir ce sarcophage de verre.

Le sas de décontamination les inonda d'un brouillard de peroxyde. À l'intérieur, l'air était filtré, sec, au goût de métal. Ils traversèrent un salon minimaliste où des serveurs informatiques clignotaient avec une régularité de métronome. Elias s'approcha d'un moniteur. Des cartes thermiques de Marseille s'affichaient en temps réel. Des points rouges saturaient Castellane, la Joliette, le Panier. À côté, des prix en cryptomonnaies défilaient.

— Il utilise la ville comme un cas d'étude, réalisa Marco. Il vend les données cliniques de l'agonie. Chaque mort est une ligne de code pour des acheteurs étrangers.

Ils descendirent vers la section Alpha. Derrière une paroi de verre blindé, Enzo travaillait en bras de chemise. Il ne portait pas de protection. Il nota quelque chose sur une tablette, puis se retourna. Un sourire fin étirait ses lèvres.

— Marco. Elias. Je me demandais quand vous remonteriez la piste. Le Dôme ne vous a pas encore transformés en poussière ?

Elias frappa le verre avec le canon de son HK416.

— Ouvre cette porte ! Ma fille, Enzo...

— Un dommage collatéral, Elias. Marseille était une impasse. Un terrain de jeu pour voyous. Le monde change. Le Z-10 est une fréquence pure. Pas de radiations, pas de ruines. Juste un grand nettoyage. On appuie sur un bouton, et l'adversaire cesse

d'exister biologiquement. Le marché adore ça.

— Tu as tué notre nom, dit Marco. On protégeait les nôtres.

— On vendait de la mort à la découpe. J'ai apporté l'efficacité industrielle. Le gouvernement attend que je livre le stabilisant pour les élites avant de raser la ville pour effacer les preuves. Nous sommes les architectes du nouveau monde.

— Il n'y a pas d'antidote, n'est-ce pas ?

Le silence d'Enzo fut sa seule réponse. Le silence du scientifique dont la création a dépassé les calculs.

— Écarte-toi, Elias, ordonna Marco.

Il sortit une télécommande rudimentaire. Il connaissait les faiblesses structurelles de chaque bâtiment Zoda. Il appuya sur le bouton. Une explosion sourde fit trembler les fondations. Les lumières passèrent au rouge. Le système de filtration s'arrêta. Les gaz toxiques du laboratoire commencèrent à refluer vers l'intérieur.

Enzo se précipita vers sa console, mais les écrans affichaient des erreurs en cascade. La panique déforma son visage. Il plaqua ses mains contre la vitre.

— Marco ! L'air est contaminé ! Ouvre !

Les deux frères restèrent immobiles de l'autre côté du verre, spectres sombres observant la décomposition de leur lignée. Enzo commença à tousser. Une toux grasse, profonde. Il s'effondra, griffant la paroi. Le sang coula de son nez, puis de ses yeux. L'hémorragie le submergeait. Il s'écroula contre le verre, glissant jusqu'au sol, laissant derrière lui une traînée rouge sur la transparence.

— On efface l'ardoise, dit Marco. Totalement.

Il déclencha le protocole Abîme. Des réservoirs de phosphore blanc se libérèrent dans les sous-sols. L'odeur de l'ozone satura l'air. Marco se servit un verre de whisky au bar en onyx. Il s'approcha de la terrasse. Le ciel de Marseille s'embrasait d'une lueur orangée. La ville s'immolait. Le Dôme scintillait sous les étoiles, une prison de verre pour un peuple sacrifié.

— Tu penses qu'elle a souffert ? demanda Elias.

— Elle s'est endormie, mentit Marco.

La chaleur devint insupportable. Les murs de la villa exsudaient une fumée noire. Marco sentit le phosphore mordre la structure. Il repensa à leur père, docker usé par le sel, qui leur répétait de ne jamais voler ce qu'ils ne pouvaient pas défendre. Ils avaient volé une ville, et ils l'avaient perdue.

Dans un dernier rugissement, la villa Alpha s'effondra. De loin, ce ne fut qu'un éclat blanc sur un rocher sombre. Marseille n'était plus qu'un tombeau scellé, une rumeur s'éteignant sous le sel et les cendres. Dans l'air vicié, le dernier souffle n'était pas celui d'un homme, mais celui d'une cité qui, en une nuit, avait découvert sa terrifiante fragilité.

Chapitre 12

Les Chiens de Guerre

Le mistral cinglait Marseille comme une sentence. Ce vent qui, jadis, polissait le ciel pour l'azur, véhiculait désormais l'invisible. Un massacre moléculaire. Dans les artères désertées, il ne charriait plus le sel, mais le relent ferreux du sang et l'amertume chimique du Z-10. Le poison d'Enzo.

Un monolithe de béton et de verre fumé écrasait le 15^e arrondissement. Zoda Infrastructures. La citadelle d'un empire en ruines. Derrière le blindage, le bourdonnement des purificateurs saturait le silence. Marco Zoda, l'aîné, observait sur les moniteurs le crépuscule de sa lignée. Dehors, Marseille n'était qu'une noyade sèche sur le bitume. Les cadavres jonchaient la rue de Lyon, figés dans des spasmes, les alvéoles liquéfiées. L'armée française, massée sur le périphérique, attendait que la chimie termine son œuvre.

— Ils arrivent, Marco.

Elias se tenait dans l'embrasure. Sa silhouette était sanglée dans un gilet tactique. Le masque à gaz de type militaire lui donnait un air insectoïde. Depuis que sa fille avait succombé à la première vague au Vallon des Auffes, Elias ne parlait plus que par hachures.

— Qui ? murmura Marco.

— Les Rossi. Les Gitans. Les meutes des Quartiers Nord. Des charognards. Ils veulent nos stocks d'oxygène et nos masques de chantier. Ils ne cherchent plus le pouvoir, Marco. Ils cherchent le prochain souffle.

Marco caressa l'acajou de son bureau. Ce qui était autrefois du matériel de désamiantage était devenu la seule monnaie de ce monde agonisant.

— Qu'ils viennent mourir sur nos marches.

La nuit était visqueuse comme un bitume mal refroidi, striée par les projecteurs de défense. Une colonne de SUV perça l'obscurité, broyant les os et la tôle sur son passage. Elias descendit vers les quais de déchargement. Il sentait sous ses doigts le froid du HK416. Ses hommes se terraient derrière des palettes de ciment.

Le portail sud explosa. Une boule de feu déchira le noir. Les assaillants déferlèrent, hurlant sous des linges imbibés d'eau ou des protections volées. Le premier franchit le seuil. Elias tira. L'homme s'effondra, son masque se brisa. Ses mains cherchèrent sa gorge. Ses yeux s'injectèrent de sang. Ses poumons se remplissaient du liquide rosâtre de l'hémorragie foudroyante.

— Ils sont désespérés ! cria un lieutenant. Ils se fichent des balles !

La bataille s'engagea dans une confusion d'hypoxie. Marco, depuis sa tour, voyait Elias se mouvoir comme une ombre. Son frère ne se couvrait pas. Il purgeait sa douleur par le plomb. Chaque homme abattu était un substitut d'Enzo, le benjamin prodige qui avait transformé leur Eldorado en charnier avant de s'enfuir avec les souches mères.

Marco saisit le micro. Sa voix, amplifiée, couvrit le fracas des armes.

— Hommes de Marseille ! Vous vous battez pour des bouteilles vides ! Le virus est déjà en vous ! Vous ne mourrez pas sous mes balles, vous mourrez parce que vous respirez cet air !

La panique fit plus de ravages que le Z-10. Des assaillants s'arrêtèrent, vérifiant l'étanchéité de leurs masques. D'autres tombèrent, terrassés par une toux nerveuse. Un groupe de mercenaires lança alors un chariot élévateur chargé d'explosifs contre le mur porteur.

L'impact fut titanesque. Une section de béton s'écroula. La dépressurisation créa un appel d'air. La poussière toxique s'engouffra dans le sanctuaire.

— Brèche au secteur 4 ! hurla Elias. Repliez-vous !

Trop tard. La brume onirique enveloppa les combattants. Un soldat des Zoda retira son masque, pris d'une folie subite. Il préférait en finir. Il inspira la mort à pleins poumons et s'affaissa. Elias sprinta vers la brèche. Il percuta le chef adverse, Santoni, qui escaladait les décombres. Ils roulèrent dans les gravats. Elias ne chercha pas son arme. Il saisit le tuyau du scaphandre de Santoni et le sectionna d'un coup de lame.

Le sifflement de l'air fut le dernier son de Santoni avant qu'Elias ne lui broie le larynx.

Elias se redressa, haletant sous son masque couvert de sang. Le champ de bataille redevenait un cimetière. Marco, depuis ses écrans, voyait son frère seul au milieu des ruines. Le stock d'oxygène était intact, mais les murs étaient tombés. Le poison habitait les lieux.

— Elias, rentre, dit Marco dans l'intercom. Il ne reste plus rien à défendre. On quitte la ville. On va chercher notre frère.

L'armurerie du sous-sol était un sanctuaire de béton à dix-neuf degrés. Marco enfilait son kevlar sous son costume sur mesure. Un dernier déni. Elias entra, maculé de plâtre.

— Les filtres, Marco, râla le cadet. Si on passe par Saint-Antoine, l'air sera saturé.

— Masques panoramiques. Filtration ABK2P3. Douze heures d'autonomie. J'ai aussi pris l'atropine d'Enzo. Ça fige les poumons assez longtemps pour vider un chargeur.

Elias garnit son Benelli. Un claquement sec. Un coup de marteau sur un cercueil.

— Enzo ne mérite pas ses propres jouets, cracha Elias. Il mérite de respirer ce qu'il a fait. Tu as vu l'Hôpital Nord ? Des montagnes de draps qui bougent encore. Ce n'est plus du business. C'est la fin de l'espèce.

Ils montèrent dans l'Audi blindée. Le V8 rugit dans le parking désert. Dehors, la ville s'éteignait. Elias slaloma entre les cadavres. L'odeur du gazole avait disparu, remplacée par l'ozone et la décomposition précoce.

— Ne regarde pas, Elias. Conduis. Le Frioul est notre seule cible.

À l'entrée du tunnel sous le Vieux-Port, une roquette percuta un bus. Le feu orange éclaira la rue de la République. Des survivants affamés surgirent des ombres. Elias écrasa l'accélérateur. Trois tonnes d'acier VR9 percutèrent une berline en travers. Les balles de Kalachnikov ricochaient sur le pare-brise comme une grêle d'acier.

Dans le tunnel, l'obscurité se referma. Les capteurs de l'Audi virèrent au rouge : "Contamination Extérieure Critique".

— Si une vitre cède, on meurt, dit Elias.

— Elles tiendront. Enzo a conçu ce blindage pour ses propres fuites. Il a construit nos cercueils avec le luxe de nos villas.

Ils ressortirent près du Pharo. Au loin, les îles du Frioul découpaient l'horizon de fer.

Le bunker de verre d'Enzo. Marco composa un numéro satellite. Une voix trop calme répondit.

— Marco. Marseille se tait enfin. On dirait un tableau de Turner.

— Enzo. On arrive.

— Pour quoi faire ? Me parler d'honneur ? Le Z-10 est un test. Marseille était une ville de parasites. J'ai juste ouvert les fenêtres.

— Tu as tué la fille d'Elias, trancha Marco.

Silence. Puis :

— Un dommage collatéral. Venez. Les acheteurs attendent. Je vais faire de notre nom une légende millénaire.

La communication coupa. Elias brisa l'écran d'un coup de poing.

— Ce n'est plus notre frère. C'est une infection.

Le port de plaisance était un cimetière flottant. Ils montèrent à bord du "Zoda One". 900 chevaux pour fendre l'eau noire. Derrière eux, sur la ligne de crête de la Gineste, les chars prenaient position. Le dôme de fer se scellait.

Elias poussa les manettes. Le bateau cabra. Le sillage taillait une cicatrice d'écume dans l'encre. Marco, à la poupe, voyait Marseille brûler. Une apocalypse sans sacré. À deux milles des côtes, l'air pesait déjà. Le Z-10 créait une nappe de brouillard opalescent à la surface.

Trois échos surgirent sur le radar. Des signatures rapides.

— Bakari, analysa Marco. Il veut nos masques pour voir midi.

Le chalutier adverse surgit de la brume, son halogène balayant la mer. Une détonation. Une colonne d'eau jaillit à tribord. Elias vira violemment. Marco cala son épaule contre le bastingage et attendit que le hors-bord passe dans le creux d'une vague. Il pressa la détente. Le HK416 pulvérisa le réservoir exposé du chalutier.

Une boule de feu de vingt mètres déchira le linceul de gaz. Le bateau sombra dans un gémississement.

— Un de moins, grogna Elias.

Le portail de la carrière souterraine du Frioul s'ouvrit dans un cri hydraulique. Le "Zoda One" s'engouffra dans les entrailles de l'île. À l'intérieur, les néons rouges jetaient des reflets de sang sur le calcaire. Enzo les attendait au bout de la jetée. Il portait une soie blanche et un masque d'or.

Marco avança, ses rangers écrasant les débris. Elias était un ressort prêt à rompre.

— L'atome social, Marco ! cria Enzo. Vous jouiez aux gangsters, j'ai créé la peur absolue. Marseille était le laboratoire. Le Z-10 est la peste sur commande.

Une vibration profonde secoua la roche. Les bombes thermobariques de la Marine saturaient le secteur. L'État stérilisait par la chaleur.

— C'est l'heure, dit Enzo, la voix soudain instable. Le submersible nous attend.

Elias leva son arme.

— Sarah t'attend, Enzo.

Une explosion plus proche fit s'effondrer une partie de la voûte. Un nuage de particules chimiques envahit l'espace. Le masque d'Enzo se fendit sous un éclat de pierre. On vit sa pâleur, ses yeux dilatés.

— Non ! Le protocole !

Il rampa vers les commandes, mais Marco le percuta. Ils roulèrent sur la jetée, deux ombres luttant dans la poussière rouge. Elias ne remit pas son masque. Il ouvrit les bras, respirant l'asphyxie à pleins poumons pour rejoindre sa fille.

— On est déjà morts ! hurla Elias. On est morts le jour où on a cru posséder cette ville !

Marco serrait la gorge d'Enzo. Il voyait la haine et la peur abjecte sous l'or fissuré.

— Tu es l'infection, Enzo. Je suis le remède.

Une secousse fit basculer la jetée. Le sous-marin glissa dans le bassin, emporté par le courant. L'issue disparaissait. Le plafond se fissura, laissant filtrer la lueur des incendies. Marco lâcha prise. Enzo s'effondra, haletant, son masque d'or en lambeaux.

— Alors c'est ça ? hoqueta Enzo. Juste trois rats dans un trou ?

Marco se redressa. Il regarda Elias, immobile dans la brume. Puis il sortit son briquet en argent.

— Tu voulais que Marseille brûle ? On commence ici.

Marco actionna le briquet. La flamme hésita. Une étincelle contre le fétide. Puis elle tint. Une étoile au cœur du gouffre.

— Adieu, Marseille.

Il lâcha le briquet.

Le contact fut un sifflement. Une aspiration d'oxygène massive. Puis le soleil. La carrière devint un brasier blanc qui dévora le calcaire, le zinc et la chair. L'explosion jaillit par les conduits comme un volcan de trahison. Marseille n'était plus qu'une plaie béante. Dans les entrailles, les trois frères n'étaient plus que des cendres mêlées. L'isolement commençait. L'épidémie, elle, venait de prendre sa première inspiration.

Chapitre 13

La Traque Fraternelle

La pénombre d'Argos n'était pas un sanctuaire, mais un mausolée de silicium et de béton. Situé à quarante mètres sous les fondations de la Tour Horizon, ce bunker représentait le cœur nerveux d'un empire qui s'était cru immortel. Ici, le vrombissement des serveurs remplaçait le clapotis de la Méditerranée et l'odeur de l'ozone purifié chassait les effluves de sel qui caractérisaient d'ordinaire la cité phocéenne.

Marco Zoda se tenait devant le mur d'écrans. Sa silhouette massive se découpait en contre-jour. Ses yeux, injectés de sang par le manque de sommeil, balayaient Marseille défigurée. À ses côtés, Elias était devenu un prolongement de l'acier du garde-corps, un spectre de violence dont l'humanité s'était évaporée avec le dernier souffle de sa fille. Il ne portait plus ses costumes. Vêtu d'un treillis noir tactique, une arme automatique en bandoulière, il dégageait une odeur de poudre et de deuil. Il ne voyait que les pixels, cherchant la trace du traître.

— Le système est lent, gronda Elias d'une voix sortie d'un tombeau.

L'aîné ne détourna pas le regard. Son calme était celui du capitaine inventoriant chaque fissure de sa coque avant l'immersion finale.

— Marseille meurt, Elias. Le réseau électrique a sauté. La bande passante est saturée par les appels de détresse que personne ne prend plus. Argos filtre. Il cherche la chose d'Enzo.

Sur l'écran central, une carte thermique s'afficha. La ville n'était plus qu'une plaie.

Des zones noires marquaient les épicentres de la contamination : le Vieux-Port, la Plaine, les centres commerciaux. La chose n'était pas une simple drogue, c'était une onde de choc.

— Dix ans, murmura Marco. On avait tout, Elias. La mairie, la police, les docks. Et Enzo a transformé notre héritage en un laboratoire à ciel ouvert.

Elias frappa le pupitre. Les hologrammes vacillèrent.

— Arrête avec tes regrets de comptable ! Il a tué ma petite, Marco. Je me fous de l'empire. Je veux sa gorge. Je veux voir si ses yeux de rat cherchent encore une issue.

Un signal aigu retentit. Un rectangle rouge isola une silhouette à l'Estaque. Le logiciel de biométrie moulinait. 91 %.

— On l'a, souffla Marco.

L'image s'affina. C'était bien Enzo. Il marchait sur le quai d'une darse privée avec une assurance glaçante. Il portait une mallette en aluminium menottée à son poignet. Quatre mercenaires en combinaisons grises l'entouraient.

— Regarde-le, cracha Elias. Il ne regarde même pas derrière lui.

— Il ne regarde jamais derrière lui, répondit Marco. Pour lui, nous sommes déjà des vestiges.

Enzo monta à bord d'un yacht noir, le *Chronos*. Un navire de haute mer, capable de traverser la Méditerranée sans escale.

— Il va vers le large, analysa Elias. Au-delà des eaux territoriales, les frégates n'étaient plus que des jouets impuissants. Si Enzo franchissait la ligne avant que le

dôme ne se referme, Marseille ne serait plus son tombeau, mais son tremplin.

— Pas s’il n’atteint jamais la haute mer, trancha Marco.

Il verrouilla la sortie du port, manipulant les signaux de navigation pour faire croire à un chenal miné.

— On prend le *Vindex*.

Ils quittèrent la salle, laissant les serveurs ronronner dans le vide. La descente vers les garages se fit dans un silence de vide pneumatique. L’air était lourd. Ils atteignirent le niveau -5. Le *Vindex* reposait là, bête noire mate conçue pour la traque. Marco activa les turbines. Une vibration sourde fit trembler les murs. L’armée commençait les frappes chirurgicales.

— Le temps presse ! hurla Elias.

Les portes blindées s’ouvrirent. L’air qui s’engouffra n’était plus l’ozone purifié du bunker. Il était âcre, chargé de particules fines, d’une acidité chimique qui picotait les yeux. C’était l’haleine de la solution d’Enzo. Le dernier souffle de Marseille.

Le bateau glissa dans l’eau noire. Marco poussa les manettes. Ils émergèrent dans le bassin de la Joliette. Le spectacle était dantesque. Les paquebots erraient comme des vaisseaux fantômes, échoués contre les digues. Au loin, les projecteurs des navires de guerre balayaient la surface.

— Enzo est à six milles, annonça Marco.

Le *Vindex* fendit la mer, soulevant des gerbes d’écume sous la lune. Une frégate de la Marine alluma ses feux de combat. Le message radio grésilla : « *Zone de tir libre. Stoppez vos machines ou vous serez engagés.* »

Marco ne ralentit pas.

— Ils vont l’allumer, murmura-t-il.

— Tant mieux, répondit Elias. S’ils le ratent, on finit le boulot.

Le vrombissement des moteurs résonnait dans la cage thoracique de Marco. Sous ses pieds, le carbone vibrait. Elias, debout à la proue, fixait l’horizon là où le ciel et l’eau se confondaient dans un néant d’encre. Dans ses mains, le fusil de précision était le dernier lien avec la réalité.

— Le *Tonnerre* nous a verrouillés, lâcha Marco.

Le bâtiment de la Marine nationale se dressait comme un rempart. L’État s’apprêtait à l’euthanasier à coups de missiles.

— Ils ne tireront pas tout de suite, dit Elias. Ils craignent que l’explosion ne disperse l’agent neurotoxique.

— Enzo le sait. Il se sert de la peste comme d’un bouclier.

L’image thermique apparut sur la console. Enzo n’était plus qu’une trace intense filant vers les îles de Riou. Marco bascula le système de leurres. Des paillettes d’aluminium furent éjectées. Il plongea vers les zones d’ombre du relief côtier. L’odeur de gazole se mêlait à la sueur.

— Pourquoi il a fait ça, Elias ?

— Parce que pour lui, nous étions trop lents, Marco. Il voulait la pureté du chaos. Le Z-10 est un bouton "reset".

Une déflagration secoua l'air. À l'arrière, le ciel s'illumina. Le *Tonnerre* venait de vaporiser un bateau d'escorte. Enzo n'était plus qu'à deux milles. Sa silhouette effilée glissait sur l'eau avec une insolence désespérée. Elias ouvrit la porte du cockpit. Un vent violent chargé d'embruns s'engouffra. Il s'installa sur le pont arrière, calant son épaule contre le montant en acier.

Dans le réticule thermique, il vit son frère. Enzo était debout à la barre, les cheveux fouettés par le vent. Il ressemblait à un conquérant dans un cimetière.

— Marco ! hurla Elias. Stabilise !

Marco joua avec les flaps. Le *Vindex* s'écrasa sur une vague, offrant un instant de stabilité.

— Maintenant !

Le coup partit. Un claquement sec. La balle traversa la distance, perçant le collecteur d'admission du moteur d'Enzo. Une gerbe de flammes s'échappa. Le yacht amorça un tête-à-queue violent dans un panache de vapeur. Il s'immobilisa.

Marco coupa les gaz. Le silence qui suivit fut de chambre sourde. Enzo était là, à dix mètres. Il se releva, époussetant sa veste. Ses yeux brillaient d'une folie pure. Les hélicoptères arrivaient, leurs projecteurs les aveuglant.

— Vous respirez encore le passé, Marco, cria Enzo. Regardez l'air : il a déjà changé de goût.

Marco sortit sur le pont.

— Il n'y a plus de futur, Enzo. Tu as tué notre sang.

— Les Zoda n'existent plus ! ricana le cadet. Nous sommes des fantômes !

Elias épaula. Le canon visait le plexus. Marco posa une main sur l'épaule de son cadet de sang. L'officier de tir du *Tonnerre* attendait l'ordre. La zone allait être nettoyée. Les trois frères se regardèrent.

— Fais-le, Elias.

Le coup de feu se perdit dans le premier tir de barrage des hélicoptères. L'explosion souleva Marco. Le monde devint blanc. Dans ses tympanes, plus de détonation, juste un sifflement de cristal, infini. Il vit le corps d'Enzo basculer. Un obus de marine pulvérisa la poupe du yacht. Le bois et le verre volèrent en éclats.

Enzo s'effondra. Ses yeux restaient fixés sur le ciel. Une nappe de sang sombre s'étendait sur le teck. Elias ne bougeait plus. Il regardait le vide qu'il venait de créer. Le rugissement des moteurs montait en une cacophonie insupportable. Marco rampa vers ses frères. Ses mains s'écorchaient sur le métal. Il atteignit Enzo. Il posa sa main sur le front du cadet. La peau était déjà froide.

— Tu as voulu bâtir un empire sur du vent, Enzo. Il finit toujours par tout emporter.

Au loin, Marseille n'était plus qu'une ligne de crête sous un dôme de fumée rousse. L'État euthanasiait la bête. Le *Tonnerre* émergeait de l'obscurité. Les commandos en combinaisons intégrales ressemblaient à des visiteurs d'un autre monde. Ils ne voyaient que des vecteurs biologiques à neutraliser.

Un second obus percuta la ligne de flottaison. La gîte devint brutale. Elias se laissa tomber aux côtés de Marco. Il lâcha son arme.

— Elle me manque, Marco. Je ne vois plus que son visage.

Marco passa un bras autour de son frère. Un geste d'enfance retrouvé dans les décombres.

— On rentre, Elias.

Marco sentit une première quinte de toux. Une chaleur humide envahit ses bronches. Le goût de fer monta dans sa bouche. Elias affichait un sourire désespéré. Lui aussi toussait. L'incubation était terminée. Des lance-flammes montés sur des embarcations rapides crachèrent de longues langues de napalm. L'ombre d'une lame passa sur les lèvres de Marco avant que le feu ne le submerge.

Le yacht commença son ultime plongeon. L'eau s'engouffrait. Le corps d'Enzo fut emporté par une lame de fond. Marco ferma les yeux. La chaleur était une illumination blanche. Le navire s'enfonça dans une colonne de vapeur.

Sur le radar du *Tonnerre*, le point disparut. Mais les explosions avaient agi comme un piston thermique. Les molécules de la solution d'Enzo s'étaient accrochées aux particules de suie. Une brume violacée s'élevait en spirale vers les courants-jets. Le "Nettoyage" donnait des ailes à la peste.

Vaugrenard fixa les écrans. Le vent tournait. L'inversion thermique ramenait la brume sur le littoral. En voulant éteindre Marseille, l'État venait de distribuer le poison. L'amiral comprit que les Zoda n'étaient pas des anomalies, mais le produit distillé d'un système qui avait privilégié le profit sur la vie.

Marseille n'était plus qu'un poumon géant en train de s'asphyxier. Les incendies continuaient de consumer les quartiers, envoyant des colonnes de cendres vers le ciel. La cité millénaire s'éteignait comme une bougie sous un dôme de verre, tandis qu'au-delà de l'horizon, le premier enfant d'une ville voisine commençait à tousser, un bruit sec, précurseur de l'orage final.

Chapitre 14

Protocole Oméga

Sous les dorures anachroniques du Salon de l'Horloge, au Quai d'Orsay, l'air s'était figé, mis sous vide par les purificateurs d'air. Une odeur de café froid stagnait sur les tables de chêne massif. À Paris, le ciel n'était qu'une voûte d'acier, sourde aux râles du Sud. Ici, la mort n'exhalait ni sueur ni sang. Elle préférait le parfum de l'encre de chine, du cuir de Cordoue et ce silence de caisson hyperbare où l'on rature le destin des peuples d'un simple mouvement de menton.

Le Ministre de l'Intérieur, Jean-Baptiste Vasseur, ôta ses lunettes à monture d'écaillé. Il prit un temps infini à en polir les verres avec un carré de soie, les yeux fixés sur l'écran mural où Marseille se résumait à une topographie de l'agonie, un semis de pixels rouges s'étouffant sur la matrice. Le virus ne dévorait plus des quartiers ; il effaçait une géométrie.

— Les relevés du Service de Santé des Armées sont définitifs, Monsieur le Ministre.

Le Général Moretti articula ses mots avec une précision de machine. Une brève hésitation, un battement de cils presque imperceptible, trahit seul l'officier avant qu'il ne reprenne sa posture de marbre.

— Le Z-10 se lie à l'humidité saline. C'est une gangrène aéroportée qui ne se dissipera pas.

Vasseur ne répondit pas. Il rangea ses lunettes, son regard ancré sur le quartier de la Joliette. Le building de verre de « Zoda Infrastructures » y brillait comme un reproche. Il revoyait Marco Zoda, trois ans plus tôt, ce patriarche au calme olympien

garantissant la paix sociale en échange d'une impunité totale. Le deal était simple : l'ordre contre l'ombre. Marco gérait la rue, Vasseur gérait les statistiques. Mais le jouet s'était brisé entre les mains d'Enzo, le génie sociopathe, et le venin se répandait désormais dans les veines de la République.

Oméga ne soignait rien. Il raturait Marseille. Tout le monde dans cette pièce savait que le protocole n'était pas une mesure sanitaire, mais une procédure d'effacement systémique. Si la ville restait debout, si les archives de Zoda parlaient, l'édifice de l'État s'effondrerait avec elle.

— Les prédateurs d'acier sont en station au-dessus du golfe du Lion, reprit Moretti en tapotant sa tablette. Six Reaper armés d'ogives thermobariques. Nous avons verrouillé les serveurs de Zoda, les laboratoires et... les zones de forte concentration de vecteurs.

Vasseur eut un sourire mince, dépourvu de chaleur.

— "Vecteurs". Vous parlez des civils enfermés derrière le cordon, Général ?

Moretti ne cilla pas, mais ses mâchoires se contractèrent.

— Je parle d'un incubateur géant. Si nous ne stérilisons pas la zone, le Z-10 franchira le dôme de fer.

D'un geste machinal, Vasseur lissa la nappe. L'autorisation de tir apparut sur le pupitre. Son doigt ne trembla pas lorsqu'il le posa sur le scanner laser. Le bip sonore fut sec, définitif.

— Protocole Oméga activé, annonça la voix synthétique.

À huit cents kilomètres de là, le ciel azur de l'Estaque fut déchiré par un sifflement de rapace. Marco Zoda descendit de sa berline blindée, ses bottes écrasant des débris de verre. L'air de Marseille était devenu une mélasse toxique, une soupe neurotoxique qui rampait sur le bitume. À ses côtés, Elias serrait son arme, les phalanges blanchies, cherchant une cible invisible dans le brouillard jaune du Z-10.

— Ils effacent l'ardoise, Marco, cracha Elias à travers son masque.

L'Aîné observa le Hangar 14. L'hélicoptère noir, rotors tournants, les attendait. Mais le ciel appartenait désormais aux silhouettes d'obsidienne. Marco comprit l'ampleur de la trahison lorsqu'il vit l'étoile filante descendre du zénith.

La première bombe thermobarique ne frappa pas ; elle dévora. Elle libéra son nuage d'aérosol dans un silence de mort avant que l'étincelle ne déclenche l'enfer. Ce fut une aspiration de fin du monde. L'oxygène fut instantanément consommé, créant un vide partiel qui fit imploser les poumons des derniers survivants avant que la chaleur ne les vaporise. Marco ne vit que ce blanc absolu. Dans cette incandescence de magnésium, le sang se changea en vapeur et les os en chaux. Il n'y eut pas de cri, seulement une transition brutale du chaos au néant.

Au Quai d'Orsay, Vasseur reprit une gorgée de son café. Il était amer. Sur l'écran, les taches blanches de chaleur saturèrent les capteurs.

— L'incinération du site 1 est complète, signala l'opérateur.

— Bien. Passez au suivant. Ne laissez ni dossier, ni souffle, ni nom.

La ville-monde s'enfonçait dans une nuit de goudron et de cendres. Marseille n'était plus qu'une statistique de puissance, une plaie cautérisée par le feu technocratique pour ne pas avoir à en faire l'autopsie.

Pourtant, dans le silence pressurisé de la salle de crise, un voyant vert continua de clignoter. Un serveur miroir, dissimulé sous la mer, achevait son transfert. Enzo Zoda, à bord du *Catalyst* filant vers les eaux internationales, observait sur son moniteur le cours des actions des entreprises de biosécurité exploser. Marco était mort, Marseille était une cendre, mais l'algorithme de profit, lui, venait de s'émanciper. Le code boursier continuait de s'exécuter, imperturbable, sur les décombres de l'humanité. L'horreur moderne ne portait pas d'uniforme ; elle était une

ligne de crédit survivant à son créateur.

Chapitre 15

Les Catacombes de la Mer

L'obscurité sous le Grand Port Maritime de Marseille n'avait rien de naturel. C'était une sédimentation de graisses industrielles et de sel marin, une matière visqueuse qui semblait absorber la lumière de la lampe torche fixée au Glock 17 de Marco. Il avançait dans ce boyau de béton qu'il connaissait pour l'avoir lui-même fait consolider deux ans plus tôt. À l'époque, Zoda Infrastructures gérait la maintenance des galeries techniques ; aujourd'hui, ces artères de profit n'étaient plus que les entrailles d'un cadavre en décomposition.

Derrière lui, le souffle d'Elias était un sifflement de verre pilé. Ce n'était pas encore le Z-10, mais le poids d'un deuil que même sa carrure de colosse ne parvenait plus à porter. Il ne marchait plus ; il se laissait porter par l'inertie de la haine.

Le sol vibra. Une secousse profonde fit trembler les parois.

— Des bombes thermobariques, analysa Marco. Ils nettoient la Joliette par le vide.

Ils atteignirent une grille de ventilation surplombant le hangar du quai n°4. Marco s'arrêta. En bas, des centaines de civils étaient parqués sous des projecteurs halogènes. Ils ne manifestaient pas. Ils agonisaient en chœur. Le Z-10 transformait les poumons en éponges saturées de sang. Marco vit une femme griffer sa propre gorge, les yeux révulsés, tandis que les autres s'écartaient d'elle dans un mouvement purement animal. Un haut-parleur grésilla, une voix synthétique découpant l'air : « Secteur Delta-4. Niveau de contamination : Terminal. Procédure de neutralisation engagée. »

Deux silhouettes en combinaisons NBC blanches s'avancèrent. Elles ne portaient pas de fusils, mais des lances reliées à des réservoirs dorsaux. Le premier jet de liquide inflammable frappa le centre de la foule. Le feu était d'un bleu chimique, intense, conçu pour consumer la matière organique instantanément. Elias resta pétrifié, le reflet bleu dansant dans ses pupilles dilatées.

— Enzo a armé le bras de ces bouchers, dit Elias d'une voix d'outre-tombe.

— Enzo a ouvert la boîte, mais nous l'avons construite, répliqua Marco en le tirant par l'épaule. On avance.

Ils s'enfoncèrent vers le bassin de radoub. L'air se raréfiait, chargé d'une odeur de marée basse et de solvant. Marco déverrouilla une porte étanche avec son pass magnétique et ils débouchèrent dans une salle de maintenance située sous le niveau de la mer. Au centre, la *Lame de l'Ombre*, une vedette d'interception noire, flottait sur un berceau de mise à l'eau. Une douzaine de civils s'étaient réfugiés là, blottis près d'un établi. Un homme s'avança, une clé à molette tremblante à la main.

— Prenez les petits, balbutia-t-il. Juste les enfants.

Marco ne ralentit pas. Ses doigts s'activèrent sur le panneau de commande.

— Il n'y a de place que pour nous, dit-il sans les regarder. Trop de poids nous ralentirait.

Elias hésita, son regard accrochant celui d'une petite fille. Marco lui saisit le bras, ses yeux s'enfonçant dans ceux de son frère comme des lames.

— Ils sont déjà morts, Elias. Monte sur ce bateau. Maintenant.

Le berceau glissa dans l'eau. La vedette s'ébroua dans un grondement étouffé. Marco

poussa les manettes des gaz et ils jaillirent par le canal de décharge, percutant l'eau libre du golfe. Derrière eux, Marseille n'était plus qu'une ligne de feu, une couronne d'épines rougeoyante ceignant la côte. Au loin, vers les îles du Frioul, une silhouette sombre se dessinait sur l'horizon : le *Z-Imperator*.

Le yacht de soixante mètres était une forteresse de technologie furtive. À mesure qu'ils approchaient, des mercenaires en gris urbain, équipés de masques à gaz profilés, les mirent en joue depuis le pont supérieur. La plateforme arrière s'abaissa. Marco coupa les moteurs.

Le hangar nautique du yacht était un monde de carbone et de teck, saturé d'une odeur de santal et d'air filtré. Ils furent désarmés avec une efficacité clinique. Un scanner thermique balaya leurs corps. « Négatif », annonça un mercenaire.

Ils furent conduits au salon principal. Enzo les attendait, assis dans un fauteuil Eames devant un mur d'écrans affichant des flux de données boursières et des cartes thermiques de la progression du virus. Il portait un costume de lin blanc impeccable. Il ne ressemblait pas à un fugitif, mais à un comptable vérifiant des inventaires.

— Vous avez une sale mine, dit Enzo d'une voix mélodieuse. Elias, je suis désolé pour ta fille. C'est une perte sèche, mais elle était nécessaire pour valider les constantes du nouveau paradigme.

Elias rugit et fit un pas, mais les canons des HK416 se pressèrent contre ses tempes.

— Ne sois pas émotionnel, Elias, soupira Enzo en portant un verre de cristal à ses lèvres. Le Z-10 n'est pas une tragédie, c'est un filtre. Une sélection naturelle accélérée par la chimie. J'ai déjà des offres de trois gouvernements. Le Z-10 est l'arme de déni plausible parfaite. On nettoie la population, et on récupère les infrastructures intactes. Je ne suis plus un dealer, Marco. Je suis le logisticien de la prochaine ère.

Marco fit un pas en avant.

— Tu as brûlé ta propre ville pour un contrat de maintenance globale ?

— Marseille était un passif, Marco. Je l'ai liquidé. Maintenant, donne-moi les codes d'accès aux serveurs satellites de la firme. C'est la dernière pièce de la transaction. Donne-les-moi, et je vous débarque à Tanger avec assez de crédit pour oublier vos noms.

Marco sortit de sa poche un briquet en or, une relique de leur père. Il le fit jouer, la petite flamme dansant dans l'air pressurisé du salon.

— Papa disait que si la maison brûle, il faut s'assurer que les rats ne partent pas avec les bijoux, murmura Marco.

Enzo sourit, sûr de sa logique. Il s'apprêtait à répondre quand Elias, dont tout le monde avait oublié la force brute au profit de sa détresse, fit basculer la scène. Sans un cri, le colosse saisit le canon du fusil qui pressait sa tempe et le dévia vers le mercenaire voisin. Le coup partit, brisant une baie vitrée. L'air du large, chargé de cendres et de sel, s'engouffra brusquement dans le salon aseptisé, renversant les verres et éparpillant les graphiques d'Enzo.

Dans le chaos de la dépressurisation, Elias ne chercha pas à s'armer. Il se jeta sur Enzo, le percutant avec la violence d'un éboulement. Ils roulèrent au sol, le lin blanc se tachant instantanément de la suie qui recouvrait Elias. Les mercenaires hésitèrent, craignant de toucher leur employeur.

Marco ne regarda pas le corps-à-corps. Il sortit la clé USB de sa poche, celle qui contenait les codes, et la jeta par la brèche de la vitre brisée. Elle disparut dans l'eau noire de la Méditerranée.

Enzo hurla, un cri de bureaucrate voyant son grand livre de comptes se déchirer, tandis que les mains d'Elias se refermaient sur sa gorge. Au loin, le premier missile de la Marine nationale, envoyé pour effacer toute trace du yacht et de sa cargaison, dessina une traînée blanche dans le ciel orange. Elias serrait toujours, ignorant les mercenaires qui l'ajustaient, ignorant le monde qui s'effondrait. Il ne restait plus que l'odeur du fer et le silence de la mer qui reprenait ses droits.

Chapitre 16

L'Éden Corrompu

La Méditerranée n'était plus ce miroir d'azur que les poètes et les touristes avaient jadis célébré ; elle était devenue une nappe d'encre grasse qui étouffait les derniers reflets du jour, un linceul liquide enserrant une cité à l'agonie. À bord de l'Achéron, Marco et Elias Zoda fixaient l'horizon. Derrière eux, Marseille brûlait d'un feu sourd, une incandescence orangée et malade qui léchait le dôme de fer imposé par l'armée. Le silence de la mer n'était troublé que par le clapotis rythmique de l'eau contre la proue et le bourdonnement lointain des drones de surveillance.

Face à eux se dressait l'île de Riou. Ce n'était plus un sanctuaire de calcaire et de sel, mais une excroissance technologique, un éden de béton brut et de verre blindé défiant la géologie des Calanques. La villa, baptisée par Enzo la Citadelle, s'enfonçait dans la roche comme un ongle de titane dans une chair vive.

Marco ajusta le col de son manteau. Ses yeux trahissaient une fatigue métaphysique. Il fixait ses propres mains, ces paumes qui avaient jadis serré celles des puissants et qui ne semblaient plus capables de retenir quoi que ce soit. Pour lui, chaque mètre parcouru était une étape supplémentaire vers la reconnaissance de son propre échec. Il avait voulu l'ordre, il avait construit une paix bâtie sur le profit, mais il n'avait pas vu que le fruit portait le nom de son plus jeune frère. À ses côtés, Elias était une statue de granit. Il ignorait les systèmes de défense automatisés qui les verrouillaient. Ses yeux restaient fixés sur le fond de la cale, là où gisaient ses armes. Il ne cherchait pas de réponses. Il cherchait une fin.

— Le signal est stable, murmura Marco en consultant une tablette. Il nous attend.

L'approche finale se fit dans un calme irréel. La paroi rocheuse s'ouvrit dans un glissement hydraulique, révélant un hangar aux parois de béton poli, éclairé par des néons d'un blanc agressif. L'odeur de l'iode disparut, remplacée par une effluve qui brûlait les narines comme un alcool pur. Ici, l'air était filtré, purifié, vidé de toute humanité. C'était l'odeur de l'impunité.

En débarquant, ils furent accueillis par quatre hommes en tenue tactique grise, le visage dissimulé par des masques filtrants. Ce n'étaient pas les soldats du Panier, mais des professionnels dont la loyauté se mesurait à l'efficacité de leurs tirs. Elias esquissa un mouvement, le poids froid de l'acier pesant dans sa main, mais Marco posa une paume lourde sur son épaule.

— Faisons-le à sa manière.

Ils traversèrent des galeries qui ressemblaient à des bunkers nucléaires habités par des collectionneurs d'art. Des Soulages griffaient le béton banché, noirs sur noirs, comme des fenêtres ouvertes sur le vide. Chaque détail criait la démesure d'Enzo, ce besoin de valider sa supériorité par une accumulation de signes. Enfin, une porte monumentale en acier brossé s'ouvrit sans un bruit.

Au centre de la pièce, Enzo était assis derrière un bureau de marbre noir. Il portait un costume de lin blanc, immaculé, presque angélique. Devant lui, des écrans holographiques affichaient des schémas moléculaires. Il n'était pas seul. Trois silhouettes se tenaient dans l'ombre. Marco reconnut le profil d'un ancien colonel du SVR russe et l'élégance rigide d'un officier de renseignement d'Asie centrale.

Enzo se leva. Il affichait un sourire de joueur qui connaît déjà la main de son adversaire.

— Mes frères. Bienvenue dans le futur. Regardez cette vue. De cette distance, on ne voit plus les cadavres. On ne voit que la géographie.

— Enzo, gronda Elias, sa voix sortant de sa poitrine comme un grognement de fauve blessé. Arrête ça.

Enzo ignore l'agressivité de son frère et se tourna vers les hommes dans l'ombre.

— Messieurs, voici mes associés historiques. Marco, le logicien qui pensait qu'on pouvait gérer une ville avec des camions de béton. Et Elias, le marteau qui pensait que chaque problème était un clou. Ils appartiennent à un monde qui s'éteint.

Marco fit un pas en avant.

— Tu vends la mort, Enzo. Ce n'est plus du business. C'est un suicide collectif.

Enzo expliqua son œuvre avec un détachement bureaucratique terrifiant. Pour lui, le mal ressemblait à un bilan comptable. Le virus Z-10 apparut en trois dimensions, structure géométrique d'une beauté effrayante.

— Le Z-10 est une arme de précision. Une incubation de dix minutes, une contagion totale. Ces messieurs n'achètent pas une drogue. Ils achètent la souveraineté.

L'homme du SVR s'avança dans la lumière, son visage marqué par des cicatrices que la chirurgie n'avait pu effacer.

— Votre frère est un visionnaire, Monsieur Marco Zoda. Ce que vous appelez un crime, nous l'appelons un levier géopolitique.

Elias tremblait de rage contenue.

— Tu as tué ma fille, Enzo. Sarah est morte étouffée dans son propre sang à cause de ta vision.

Enzo marqua un temps d'arrêt. Un vestige d'humanité traversa son regard, puis il reprit son masque de marbre.

— Sarah était une statistique nécessaire, Elias. Une erreur de jeunesse dans la première phase. Est-ce qu'on pleure la première fusée qui explose quand on vise la lune ? Le sang de Sarah est le carburant de notre ascension.

Marco regarda son cadet. Il vit la bascule. Enzo n'était plus un homme, mais une entité prédatrice.

— Tu penses vraiment qu'ils vont te laisser le contrôle ? demanda Marco d'une voix calme. Une fois qu'ils auront la formule, tu seras le premier témoin gênant. Tu as construit ton bunker, mais tu as oublié que dans un bunker, on finit toujours par manquer d'air.

Enzo sourit.

— La formule est cryptée dans mon propre génome. Ils ont besoin de moi vivant pour la décoder. Je suis le code, je suis le virus, et je suis le remède.

Le ronronnement d'un hélicoptère se fit entendre. Un appareil de transport lourd, noir, approchait de l'héliport sur le toit.

— C'est notre départ, annonça Enzo. La transaction se fera en vol. Marco, Elias... Je vous laisse l'île. C'est mon cadeau d'adieu.

Enzo se dirigea vers l'ascenseur, escorté par sa garde privée. Il ne jeta pas un dernier regard en arrière. Pour lui, ses frères étaient déjà des fantômes condamnés à errer dans un mausolée de verre. Mais il ignorait que les fantômes n'ont plus rien à perdre.

L'ascenseur s'éleva dans un chuintement pneumatique. Marco et Elias s'élancèrent vers l'escalier de service. Ils ne couraient plus, ils chassaient. Elias utilisait ses mains avec une violence primitive, brisant les larynx des mercenaires qui barraient la route. Marco, imperturbable, logeait des balles dans les visages masqués, chaque tir étant un soupir mécanique dans le ronronnement des générateurs.

Ils débouchèrent sur le toit au moment où les turbines de l'hélicoptère commençaient à fendre l'air avec un bruit de hachoir géant. Enzo était là, tenant sa mallette en aluminium. Sur le tarmac, une silhouette titubante émergea des conduits d'aération. Un rescapé infecté, les mains ensanglantées. Enzo se retourna trop tard. L'inconnu s'effondra, mais le sang noir frappa les pales, se changeant en une brume de mort que les turbines aspirèrent.

La technologie de la Citadelle ne servait plus à rien. Le groupe sur le toit fut enveloppé par le vortex biologique. Enzo porta sa main à sa gorge. Ses yeux s'écarquillèrent. Ses acheteurs s'écroulaient, leurs poumons se liquéfiant en temps réel. L'hélicoptère, privé de pilote, bascula sur le côté dans un fracas de métal torturé. Une explosion sourde secoua l'île.

Enzo tomba sur le goudron. Un filet de liquide sombre s'écoula de ses narines. Il chercha le regard de Marco, y trouvant une terreur absolue. Le génie de la famille finissait comme une variable malheureuse de sa propre équation.

Marco et Elias s'assirent sur un banc de marbre, face à la mer. Le vent marin portait désormais l'odeur métallique du sang. Ils sentirent ce premier frisson, cette caresse glacée qui remontait le long de leur colonne vertébrale.

— On a tout perdu au moment où on a cru qu'on pouvait gérer la mort comme un flux de trésorerie, dit Marco.

— J'ai froid, murmura Elias.

Les hélicoptères de l'armée arrivèrent peu après. Des projecteurs balayèrent la terrasse, révélant trois corps disposés comme les points cardinaux d'une tragédie antique. Les commandos en combinaisons étanches descendirent en rappel. Ils ne cherchaient pas de survivants, ils appliquaient une procédure d'effacement. Des techniciens scellèrent la mallette d'Enzo dans des caissons de plomb pendant que d'autres déversaient de la chaux vive sur les jardins suspendus.

Marseille brûlait toujours à l'horizon, petite tache de lumière agonisante sous la lune. L'État allait recouvrir les cadavres d'un mensonge de plomb. L'ère des Zoda s'achevait dans l'écume et la cendre, mais le souffle vénéneux de leur héritage voyageait déjà sur les flots, invisible, porté par le Mistral vers d'autres rivages.

Chapitre 17

Le Marché des Ombres

Dans la salle de commandement de l'île de Planier, le silence avait la stérilité d'un bloc opératoire. Ici, à quelques milles nautiques d'une Marseille transformée en charnier, Enzo Zoda trônait au centre d'un hémicycle de verre et d'acier brossé. Adieu la soie italienne du Mistral. En col roulé noir, Enzo n'était plus qu'un trait pâle sur le bleu cadavérique des écrans.

Sur les moniteurs, six silhouettes plongées dans une pénombre artificielle l'observaient. C'étaient les « Ombres », les représentants de cartels et de structures étatiques unis par une même soif de puissance.

— Messieurs, commença Enzo, sa voix cristalline résonnant dans l'acoustique parfaite de la pièce. Ce que vous avez vu à Marseille n'était pas un accident. C'était une démonstration.

Il fit défiler des courbes de mortalité grimpant à la verticale.

— Le Z-10 n'est pas une drogue. Le fentanyl n'était que le cheval de Troie. Ce que nous vendons aujourd'hui, c'est une arme de saturation urbaine. Dix minutes d'incubation, une contagion aéroportée par simple exhalaison, et une létalité de cent pour cent. Marseille a été le laboratoire. Le monde sera le marché.

Une voix déformée s'éleva d'un terminal :

— Vous avez tué votre propre ville, Zoda. Quel profit tire-t-on des cendres ?

Enzo laissa échapper un rire sec, comme un craquement de branche morte.

— Le profit réside dans la table rase. La capacité de redessiner la géopolitique en une après-midi. Vous ne payez pas pour une substance, vous payez pour le droit de décider qui respire encore demain.

À l'extérieur, la réalité de l'apocalypse s'écrasait contre les rochers de la face nord. Marco et Elias avaient émergé des eaux noires comme deux spectres nés de l'écume. Leurs combinaisons de néoprène luisaient sous la lune voilée par les fumées des incendies de la côte.

Elias vérifia son HK MP5. Il ne cherchait plus à comprendre ou à sauver l'empire. Il était devenu l'instrument d'une némésis aveugle. À ses côtés, Marco observait les caméras thermiques. Son esprit de stratège fonctionnait encore par réflexes acquis durant vingt ans de guerre.

— Les drones patrouillent toutes les quatre-vingt-dix secondes, murmura Marco, son souffle formant une buée légère. Enzo a fait l'erreur de construire son nid sur les plans d'une ancienne base de la Marine. Il y a un conduit de rejet thermique sous la plateforme Est.

Ils se glissèrent dans l'ombre portée d'un bloc de béton. L'odeur du sel se mêlait à celle, métallique, de l'ozone dégagé par les générateurs.

— Pourquoi tu ne l'as pas arrêté ? demanda soudain Elias, sa voix n'étant qu'un sifflement haineux.

Marco s'arrêta, le dos collé à la paroi froide. Il regarda les lumières de Marseille, au loin, qui vacillaient comme les derniers lampions d'une fête macabre.

— J'ai été un idiot. J'ai dirigé cette ville comme un parrain, mais j'ai échoué à être un frère. Maintenant, on ne lave plus le sang par le profit. On le lave par le vide.

Dans l'hémicycle, Enzo affichait les images satellite de l'Hôpital de la Timone. Les

corps s'entassaient sur le parvis. La précision chirurgicale de l'horreur fascinait les acheteurs.

— Le virus est autolimitatif, expliqua-t-il. Pas de radiations, pas de retombées chimiques. Juste le silence. C'est le produit le plus cher du XXI^e siècle.

Soudain, une alerte clignota. Un capteur de pression venait d'enregistrer une anomalie dans le conduit Est. Enzo activa la surveillance interne. Deux silhouettes progressaient dans les couloirs. Il reconnut la démarche de Marco et la fluidité nerveuse d'Elias. Un spasme de dédain tordit ses lèvres.

Il verrouilla les portes blindées d'un geste et activa les haut-parleurs. Sa voix, calme, envahit les couloirs.

— Marco, Elias... Le courage est une vertu de pauvre. Dans mon cerveau, vous n'êtes que des impuretés que je m'appête à filtrer.

Elias déchargea une rafale de MP5 dans l'objectif de la caméra.

— Sors de là, Enzo ! Tu as tué ma fille !

— Elle n'était qu'une variable, Elias, répondit la voix imperturbable. La preuve que ça marche. Ne sois pas si provincial. La mort fait partie du cycle.

Marco connecta un perturbateur de signal à un terminal de maintenance.

— Tu as peut-être les clés de la maison, Enzo, mais c'est moi qui ai posé les fondations.

D'un coup sec, il activa le boîtier. L'obscurité qui s'abattit fut celle d'un linceul de béton. Dans la salle de commandement, les écrans s'éteignirent. Pour la première fois, une ombre d'incertitude passa sur le visage d'Enzo. Il saisit un pistolet chromé dans son tiroir, un objet de luxe presque dérisoire.

La porte blindée céda sous une charge de rupture. Le plomb satura l'air. Les écrans volèrent en éclats de cristaux liquides, éteignant d'un coup les visages du monde.

Elias entra le premier, son arme braquée sur son frère. Marco suivit, le visage marqué par une fatigue séculaire. Enzo recula vers la baie vitrée, une mallette de titane serrée contre lui.

— Regardez-vous, ricana Enzo. Vous ne ressemblez qu'à des fossoyeurs.

— On l'est, répondit Marco. Mais on ne partira pas seuls.

Dehors, le vrombissement des hélicoptères de l'armée française couvrait le bruit de la tempête. Les projecteurs balayaient la mer, se rapprochant de la villa. L'ordre de vitrification avait été donné. Marseille méritait la vérité de son agonie, et l'île devait disparaître avec ses secrets.

Le combat fut bref, chaotique. Dans le fracas des grenades flash et des tirs instinctifs, la villa commença à s'incliner vers la mer. Marco, touché à la poitrine, s'effondra sur son bureau, ses mains se refermant sur un plan de la ville qu'il n'avait jamais vraiment possédée.

Elias, l'épaule en sang, parvint à s'emparer de la mallette et à se jeter vers la trappe d'évacuation. Il atteignit la crique où attendait leur embarcation semi-rigide. Derrière lui, une explosion massive fit s'affaisser le dôme de l'île dans un fracas de verre et d'acier.

Il poussa la manette des gaz au maximum. Le nez du semi-rigide se cabra, frappant les vagues avec violence. Elias ne fuyait pas vers le large. Il pointait l'étrave vers le cœur des ténèbres, vers la rade de Marseille. Une odeur de soufre arrivait de la côte, portée par le vent de la tempête. La ville n'était plus qu'une silhouette brisée sous la lune, un silence anormal régnant sur les quartiers privés de lumière.

Elias regarda les fioles bleutées dans la mallette. Il était le dernier des Zoda, porteur d'une vérité que personne ne voulait entendre. Il s'enfonça dans la brume, vers ce dôme de fer où des millions de personnes attendaient une fin que personne ne pourrait éviter. Il allait offrir à la ville son ultime chapitre.

Le dernier souffle.

Chapitre 18

Face à l'Abîme

L'immobilité acoustique de Cavallo ne suggérait pas la paix, mais un linceul de soie posé sur un cadavre encore chaud. À soixante milles nautiques d'une Marseille transformée en charnier, la demeure d'Enzo Zoda s'élevait comme un défi de verre et de titane contre l'horizon. Ici, l'air ne charriait pas l'odeur de la putréfaction ; il sentait le sel pur et l'asepsie clinique des filtres à haute performance.

Marco franchit le seuil du salon circulaire, ses pas lourdement marqués par la fatigue. À ses côtés, Elias marchait avec une raideur d'automate, le regard dévoré par une fièvre que nulle science ne pouvait soigner. Il ne portait plus de gilet, seulement une chemise trempée de larmes séchées, et son Beretta 92FS pendait au bout de son bras comme une extension naturelle de sa haine.

Au centre de la pièce, Enzo leur tournait le dos devant une verrière monumentale. Des écrans holographiques projetaient des graphiques de propagation et des flux financiers. Marseille s'étalait désormais en une vaste nécropole, une plaie que l'État s'apprêtait à cautériser par le vide.

— Tu es venu pour voir le résultat, Marco ? demanda Enzo.

Sa voix possédait cette vibration cristalline des hommes ayant quitté le plan de l'humanité commune. Marco s'arrêta, sentant le poids d'une dynastie que ce « petit prince » avait réduite en cendres.

— Je suis venu pour te ramener à la maison, Enzo. Mais la maison n'existe plus. Tu as brûlé nos rues, nos gens, notre honneur. Chaque brique de Zoda Infrastructures est

maculée d'un poison que tu as libéré par vanité.

Enzo se retourna. Son visage avait une pâleur de cire. Il ressemblait à un architecte contemplant sa propre cathédrale de malheur.

— L'honneur est un concept de vieux monde, Marco. Tu as passé dix ans à corrompre des préfets pour que les gens s'autodétruisent en silence. Le Z-10 n'est pas une erreur, c'est une évolution. Je ne vends plus de la drogue. Je vends le bouton « Reset » de la civilisation. Je suis simplement le premier à avoir accepté ce que nous respirons déjà.

Un bruit de culasse déchira le mutisme ambiant. Elias pointait son arme sur le plexus d'Enzo. Son corps vibrait d'une tension insoutenable.

— Sarah, articula-t-il, la voix chargée de mort.

Enzo fronça les sourcils, comme s'il devait fouiller dans sa mémoire pour replacer le nom.

— Ta fille. Un dommage collatéral. Mais elle était fragile, Elias. Le Z-10 ne pardonne pas la fragilité. C'est sa seule morale.

— Dommage collatéral ? rugit Elias. Elle est morte en s'étouffant dans son sang, Enzo ! Elle avait six ans ! C'était ta nièce !

Marco posa une main sur l'épaule d'Elias. Il cherchait un vestige du petit frère protégé dans les caves de la Castellane.

— Pourquoi, Enzo ? Qu'est-ce qui te manquait à ce point ?

Enzo se servit un cognac avec une lenteur calculée.

— Ce qui me manquait ? La vérité. Nous ne sommes que des anomalies statistiques destinées à être effacées. Tu te souviens du puits ? Vous m'y aviez enfermé pour me donner une leçon de courage. Six heures dans le noir, Marco, avec l'odeur de la terre humide et ce vide sonore qui me disait que si je mourais là, le monde continuerait sans moi. Ce virus, c'est ma grille sur le puits. Aujourd'hui, c'est le monde entier qui est au fond du trou, et c'est moi qui tiens la grille.

— On t'a laissé six heures dans un puits et tu tues une ville pour ça ? Tu es un monstre, répliqua Elias.

— Nous le sommes tous. La seule différence, c'est que moi, j'assume ma fonction. Toi, tu pleures une enfant alors que tu as brisé des pères de famille pour quelques kilos de blanche. Marco se prend pour un homme d'État alors qu'il n'est qu'un chef de gang en cravate. Je suis la fin du voyage.

Au loin, une lueur rougeoyante s'intensifiait sur la côte. Marco sentit une immense fatigue. Enzo n'était pas en train de vendre une arme ; il mettait en scène le suicide d'une lignée.

— Les acheteurs arrivent, n'est-ce pas ?

— Dans trente minutes. Ils veulent la souche pure. Une fois la transaction terminée, Marseille sera rasée par un incident industriel majeur, et je serai loin.

— Tu n'iras nulle part, trancha Elias.

— Si je meurs, le serveur libère les coordonnées de stockage des précurseurs cachés dans le métro de Marseille. Si mon cœur s'arrête, la ville devient un désert biologique pour cinquante ans. Tu veux porter ça aussi ?

Marco fixa Enzo avec une tristesse infinie.

— Tu penses avoir tout prévu. Mais on nous apprend que quand la structure s'effondre, il faut s'assurer que personne ne sort vivant des décombres.

Il sortit un détonateur rudimentaire.

— Le yacht en bas est une bombe incendiaire. Si tes amis approchent, tout saute. Toi, nous, tes serveurs, tes rêves. On finit ça ici. Dans le sang.

— Tu ne ferais pas ça, balbutia Enzo. Tu es le pragmatique.

— Ce n'est pas de la vengeance. C'est un dépôt de bilan. Et je suis le liquidateur.

Le vrombissement d'un hélicoptère déchira l'air. Le temps de la parole s'achevait. Marco pressa le bouton d'armement. Elias se jeta sur Enzo, ses mains se refermant sur la gorge du cadet. Ils roulèrent au sol dans un fracas de verre.

— Regarde-moi ! hurla Elias. Il n'y a pas d'acheteurs ! Il n'y a que nous, trois cadavres dans une boîte de verre !

Enzo, les yeux exorbités, griffait les bras d'Elias. Marco s'approcha du bord de la terrasse. En bas, le yacht oscillait sur les flots noirs. Il imagina la déflagration qui allait consumer les remords de toute une vie. L'hélicoptère toucha le sol. Des ombres tactiques en jaillirent. Ils ne ressemblaient pas à des acheteurs, mais à des nettoyeurs.

— On partira avec le secret, Enzo, dit Marco. Personne n'aura la souche. Personne ne pourra stabiliser ton venin.

Enzo trouva la force de râler :

— Le virus... n'est pas seulement ici... J'ai envoyé des échantillons... Lyon... Paris... Berlin... Marseille n'était que le patient zéro. Le monde va respirer mon génie.

Marco pressa le déclencheur final.

L'explosion ne fut pas immédiate dans le salon, mais vint d'en bas, une onde de choc massive qui fit vibrer les fondations. Le yacht se volatilisa dans une gerbe orangée qui monta jusqu'à la terrasse. Dans le chaos de verre pilé, Marco, Elias et Enzo ne furent plus que des silhouettes noires se découpant sur l'enfer.

L'obscurité et la flamme s'épousèrent enfin.

Marseille s'étirait désormais dans une agonie que le soleil éclairait d'une lumière chirurgicale, ville-monde devenue un théâtre d'ombres où chaque fenêtre close abritait un drame moléculaire, où le mutisme n'était plus interrompu que par le vrombissement lourd des drones de désinfection dont la brume de peroxyde retombait en larmes glacées sur les carrosseries abandonnées.

Le Z-10 ne se souciait pas des frontières de béton. Dans les coursives de la Castellane, l'air ne circulait plus, chargé des miasmes d'une désagrégation alvéolaire foudroyante. Le virus ne se contentait pas de tuer ; il liquéfiait. En moins de dix minutes, les poumons se transformaient en une substance visqueuse au goût métallique de cuivre et d'ozone. Les victimes mouraient debout, cherchant un air devenu leur propre bourreau.

Dans une petite rue derrière la Canebière, un homme, le visage dissimulé par un foulard, sortit en titubant. Il fit trois pas sur le trottoir, s'arrêta net. Il fut pris d'une quinte de toux brève, violente. Une petite brume rougeâtre s'échappa de sous son masque. Il s'effondra sur les pavés, son corps secoué de derniers spasmes, tandis qu'un sac de plastique s'éventrait à ses côtés, libérant une orange qui roula lentement dans le caniveau sec. Une petite fille, blottie dans l'embrasure d'une porte cochère, la regarda passer avant d'être prise, à son tour, d'une toux sèche et sifflante.

Chapitre 19

Justice de Sang

L'écume de la Méditerranée n'était plus cette frange d'argent poétique ; elle était devenue, sous les pales de l'hélicoptère, une sécrétion bilieuse et saumâtre qui giflait les rochers noirs de l'île de Riou. Marco, agrippé à la paroi, observait la silhouette brutale de la villa « L'Écorché », une tumeur de béton banché nichée au sommet de la falaise. C'était le dernier bastion d'Enzo, le laboratoire final où le benjamin avait troqué sa lignée contre l'alchimie de l'Apocalypse.

À ses côtés, Elias ne ressemblait plus à un homme. La petite Sofia n'était plus qu'un souvenir de rire étouffé par le fluide noir du Z-10, et cette agonie hantait chaque fibre de son être. Ses doigts caressaient l'acier huilé de son fusil avec une tendresse de veuf.

— Dix minutes, murmura Marco.

L'appareil amorça une descente brutale, fendant l'air saturé de sel. Ils sautèrent avant même que les patins ne touchent l'héliport. Immédiatement, le silence de calanque asséchée fut déchiré par le staccato des tirs. Les mercenaires d'Enzo, ombres sous protection NBC, surgirent des anfractuosités du béton.

Marco fit feu. Son geste était précis, chirurgical. Chaque détonation signait un contrat. Il voyait ses projectiles percer les visières de polycarbonate, libérant non pas des cris, mais le sifflement de l'air comprimé s'échappant des combinaisons.

— Ils protègent le bloc C ! hurla Marco. C'est là que se trouvent les processeurs !

Elias s'élança. Il ne cherchait pas de couverture, avançant dans la tempête avec une indifférence sacrée. Une balle lui laboura l'épaule, mais il ne ralentit pas. Pour lui, la mort n'était plus une menace, mais une promesse de retrouvailles. Il abattit deux hommes à bout portant, la crosse de son arme broyant les mâchoires. Son visage n'était qu'une paix monstrueuse.

Ils s'engouffrèrent dans le hall. L'architecture intérieure était une insulte : murs blancs, néons bleus polaires, un air filtré trop pur, dénué de l'odeur de la mer. Enzo s'était coupé de la création elle-même.

— On a bâti un empire pour qu'il finisse dans un frigo géant, gronda Elias.

Ils progressèrent vers le sous-sol, là où le vrombissement des serveurs se faisait entendre. C'était le pouls d'une machine stabilisant la mutation du Z-10. Marco réalisa soudain l'ampleur du désastre : on ne tuait pas un algorithme avec un flingue.

Arrivés devant la porte blindée du sanctuaire numérique, Marco marqua une pause. Il pensait à Marseille, à la Bonne Mère veillant sur des charniers, aux Zoda s'entredéchirant pour des miettes, ignorant que le plus jeune creusait leur tombe commune.

— Il n'est plus mon frère, dit Marco. C'est une statistique.

Elias posa les charges. L'explosion dévora l'esthétique clinique du couloir. Dans la fumée, l'autre apparut : une salle circulaire où des centaines de processeurs clignotaient d'une lumière ambrée. Au centre, derrière une console surélevée, Enzo les attendait.

Il ne portait pas d'arme. Vêtu d'un costume de lin clair, il contrastait avec la sueur et la suie de ses aînés. Son visage avait perdu ses tourments ; il n'y restait qu'une ataraxie terrifiante.

— Vous arrivez trop tard, commença Enzo. Le Z-10 n'appartient plus à Marseille. Il appartient à l'histoire. C'est le grand filtre. La sélection naturelle assistée par ordinateur.

Elias fit un pas, son fusil pointé sur le plexus de son frère.

— Ma fille, Enzo. Elle n'était pas une variable.

Enzo eut un petit sourire triste.

— Sofia était un dommage collatéral nécessaire. La lignée des Zoda est une monnaie, et j'ai décidé de la dépenser là où elle rapporte le plus.

La rage d'Elias se mua en une froideur absolue.

— Marco. Les serveurs sont blindés. Il faut surcharger l'hydraulique, injecter le liquide cryogénique directement dans les processeurs. Ça créera une réaction en chaîne. Rien ne survivra.

Marco comprit le coût. Y descendre, c'était accepter une mort par asphyxie chimique en moins de trois minutes.

— Non, Elias, souffla Marco.

— Il n'y en a pas d'autre ! Regarde-le ! Il vend le souffle de nos enfants ! Je n'ai plus rien, Marco. Sofia m'attend. Occupe-toi de lui.

Elias bondit par-dessus la rambarde, chutant de quatre mètres dans la pénombre de la fosse technique. Enzo perdit son calme. Ses doigts volèrent sur le clavier.

— Arrête ! Tu vas libérer une dose massive dans la ventilation ! On mourra tous !

— Alors nous mourrons ensemble, répondit la voix d'Elias, étouffée par le vacarme

des pompes.

Un sifflement strident déchira l'air. Le fluide détourné inonda les entrailles de la machine. Des gerbes d'étincelles bleues jaillirent. L'odeur d'ozone devint insupportable. Marco sentit ses poumons brûler. Il leva son arme vers Enzo qui tentait d'arracher les câbles.

— Enzo ! cria Marco. Regarde-moi !

Le benjamin se figea. Il vit dans les yeux de Marco une immense lassitude. En bas, dans la fosse, les bruits d'Elias s'étaient tus, remplacés par le gargouillis du fluide court-circuitant le système. Elias était déjà un martyr.

— C'est fini, Enzo, dit Marco. Le business est clos. Les comptes sont soldés.

La villa vibra. Le dôme de verre se fissura. Marco visa. Dix mètres. Un frère. Un monstre. Le choix n'était plus entre la vie et la mort, mais entre deux types d'oubli.

Enzo tendit une main vers Marco, un geste d'enfant perdu des quartiers Nord.

— Marco... s'il te plaît... on peut encore reconstruire... j'ai les codes de secours...

Marco regarda la main tendue, puis la fosse où Elias s'était sacrifié. Il ouvrit le coffre-fort mural. À l'intérieur, trois fioles d'un liquide bleu fluorescent. L'antidote. Une beauté surnaturelle au milieu du chaos.

Il prit les fioles.

— Donne-les-moi... Marco... je brûle...

— Tu as dit que le Z-10 était le grand égalisateur, Enzo. Tu avais raison. Mais pour que l'égalité soit parfaite, il ne doit rester personne pour tenir la balance.

Sous les yeux horrifiés de son frère, Marco lâcha deux fioles. Elles s'écrasèrent sur le béton. Il garda la troisième. Il ne la but pas. Il l'écrasa lentement entre ses doigts gantés, sentant le verre lui entailler la paume. Le liquide se mélangea à son propre fluide vital, une union stérile dans une main qui ne savait plus que détruire.

— J'ai rendu Marseille à son silence, murmura-t-il.

Il pressa la détente.

Le coup partit à l'instant même où une déflagration majeure arrachée aux entrailles de la villa projetait Marco contre le mur. Le monde bascula dans une blancheur absolue, un vide sonore. L'île de Riou sembla gémir alors que les flammes dévoraient les vestiges du rêve des Zoda.

Dans le quartier du Panier, une vieille femme ouvrit ses volets sur une ville exsangue. Elle ne vit aucun passager, n'entendit aucun moteur. Le silence était total. Elle regarda vers le large, là où une colonne de fumée noire marquait l'horizon, signe de l'empire disparu. Elle fit un signe de croix pour les innocents. Le Mistral se leva, puissant, balayant les derniers poisons vers la mer indifférente. Marseille était libre, rendue enfin à son vent et à son sel.

Chapitre 20

Cendres Phocéennes

L'écume qui venait mourir contre la coque de la *Speranza* n'avait plus la blancheur des matins de pêche au large de l'Estaque. Elle était grise, chargée d'une pellicule huileuse, un mélange de suie industrielle et de graisses organiques volatilisées. Marco, debout à la proue, ne sentait plus le sel. Ses narines, saturées par l'odeur du phosphore et de la chair calcinée qui voyageait sur les vents thermiques, ne percevaient plus que l'arôme de la fin du monde. Derrière lui, le sillage du yacht ouvrait une veine blanche dans une Méditerranée de goudron, une encre épaisse aussitôt refermée sur l'agonie de son empire.

Marseille n'était plus qu'une géhenne de calcaire et de phosphore. La cité ne brûlait pas ; elle s'évaporait.

À trois milles nautiques, la silhouette de la cité phocéenne s'effaçait sous un dôme de fumée pyroclastique. Ce n'était pas le chaos désordonné des émeutes de son enfance, mais une destruction chirurgicale orchestrée par une puissance étatique qui avait cessé de négocier. Le « Protocole de Sanitarisation Totale » avait été activé. Marco regardait les traînées de feu descendre du ciel : les bombes incendiaires nappaient les quartiers Nord d'un linceul de magnésium. La Joliette, où s'élevait autrefois la tour de *Zoda Infrastructures*, n'était plus qu'un squelette incandescent. Les serveurs contenant les preuves de dix ans de corruption systémique, les archives des contrats truqués et les listes de fonctionnaires achetés retournaient à l'état moléculaire. L'État incinérerait ses propres péchés, effaçait les traces de sa complicité avec le clan Zoda dans une gigantesque crémation administrative.

Marco serra la rambarde en acier brossé. Ses mains, autrefois si sûres, tremblaient

imperceptiblement. Elias était resté là-bas, perdu dans une transe nihiliste au bout d'un fusil d'assaut. Et Enzo... le génie maudit, celui par qui le poison était arrivé. Le virus n'avait pas seulement tué des milliers de Marseillais ; il avait dissous le ciment de la fraternité. Le sang avait coulé, et le profit s'évaporait maintenant sous forme de cendres toxiques. Marco avait cru instaurer une quiétude du plomb, une stabilité de fer préférable à l'anarchie des gangs. Mais son édifice reposait sur des sables mouvants de fentanyl muté. Le Z-10 était le rejeton monstrueux de leur avidité, une peste née de l'optimisation des coûts et de la déchéance morale.

Il se détourna de l'incendie pour entrer dans le salon principal. Le silence possédait une densité minérale. Il versa un cognac, mais la chaleur de l'alcool était dérisoire. Il remarqua soudain une tache sombre sur son poignet. Une ecchymose violacée. Puis d'autres, de petites pétéchies fleurissant sous la peau : les humeurs bitumineuses de la rupture capillaire. Le Z-10. Il n'avait pas échappé à la sentence. Malgré le luxe et la fuite, le dernier souffle de Marseille l'avait rattrapé. Enzo n'avait pas seulement détruit l'empire ; il avait fait de son aîné le porteur de sa propre fin.

Une quinte de toux le secoua, laissant sur son mouchoir une lie pourpre. La douceur métallique de la chair brûlée semblait maintenant émaner de ses propres poumons. Il retourna sur le pont, chancelant. L'IA du yacht, Athena, signala une baisse de pression dans les poumons de son propriétaire. D'une voix synthétique et indifférente, elle proposa un concerto de Bach pour apaiser l'atmosphère.

Marco n'écoutait plus. Il regardait l'obscurité devant lui, l'immensité vide de la mer qui l'emportait vers un exil sans nom. Il retira sa chevalière, cet anneau gravé des deux lions et du compas, et la laissa tomber. Elle disparut dans le noir comme un poids mort. La douleur devint un étau de fer. La ville, au loin, n'était plus qu'une ligne rougeoyante, une plaie refusant de cicatriser dans la nuit méditerranéenne.

Le yacht franchit une barre de courant, le faisant tanguer brusquement. Marco, les poumons noyés par ses propres humeurs corrompues, perdit l'équilibre. Il bascula

par-dessus le bastingage de verre. Il ne lutta pas. Il n'entendit pas la musique d'Athena, seulement le fracas de sa propre carcasse heurtant la surface de l'eau, un bruit sec de sac de cuir jeté dans une fosse.

La Méditerranée l'engloutit. Le yacht continua sa course aveugle, fantôme d'acier guidé par une intelligence artificielle indifférente, laissant derrière lui une cité qui venait de s'éteindre dans un dernier hoquet de fumée toxique. Marco Zoda s'enfonçait dans les abysses, tandis qu'à la surface, le virus, libéré par son agonie, commençait à dériver dans l'écume, transformant un drame familial en une menace planétaire. Le silence devint total.

FIN

Merci d'avoir lu "ZODA : LE DERNIER SOUFFLE"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)